DÉBRANCHÉ
VOL. 2

DÉBRANCHÉ
VOL. 2

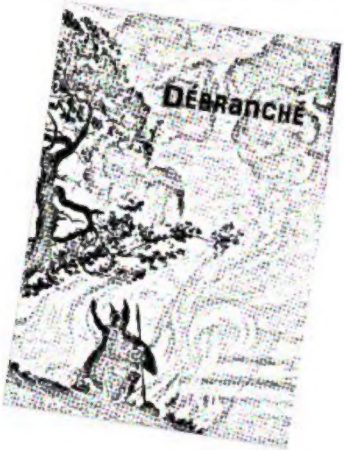
Félicitations !

Vous venez de mettre la main sur un authentique exemplaire de « Débranché © – Volume 2 » ! Surtout ne laissez pas passer cette chance, et ne le reposez pas avant de l'avoir lu jusqu'à la dernière page !

Dans la première partie, nous avons fait la connaissance d'Artie, un jeune homme qui a tourné le dos à sa carrière académique pour partir à l'aventure. Après avoir pris part au sabotage d'une raffinerie dans des conditions mystérieuses, il a dû quitter la communauté de marginaux au sein de laquelle il avait trouvé refuge et entrer au service d'une manade. Aventures ! occultisme ! Musique alternative & grands espaces ! Sont au programme de cette deuxième partie.

Bonne lecture !

Disponibles au format électronique : Débranché volume 1 & 2!



En version papier uniquement : Débranché volume 3 !

Débranché – Vol. 2

Leandro : Les temps ont changé. Les hivers... Les hivers, avant, étaient plus froids. Chaque jour, il fallait parcourir la plaine, s'arrêter à chaque mare et chaque ruisseau pour casser la couche de glace qui s'y était formée pendant la nuit. Sinon, les bêtes n'auraient pas pu boire. Quelques fois ça durait des semaines, à chevaucher dès l'aube avec Joca et le reste des gardians. Bien sûr, à ses côtés, il n'était pas question de flancher ou de se laisser aller au découragement. Le soir, le vent qui s'engouffrait dans le conduit de la cheminée m'empêchait de dormir. Aujourd'hui, la cheminée a été condamnée, et pour se chauffer, on utilise un radiateur électrique branché sur le diésel de la grange, à côté. Et ce n'est pas que les saisons... Les troupeaux, à l'époque de Joca, étaient plus grands. Rien qu'à voir les nuages de poussière qu'ils soulevaient au-dessus de la ligne d'horizon, on en avait le cœur qui se gonflait de fierté. On était vraiment les seigneurs de la terre, alors. Les taureaux, les plus gros taureaux étaient bien plus gros et puissants que ceux que l'on voit de nos jours. Une bête comme la Tarasca... Mais je ne devrais pas rabâcher ces vieux souvenirs. Je vois bien que ce qui vous intéresse, c'est le présent, pas ces vieilleries démodées et à demi-oubliées...

Sonia : J'ai toujours aimé passer du temps auprès de Leandro. Il est comme un puits d'histoires, une fenêtre ouverte sur une époque révolue. Il a bien connu mon père, ils étaient très proches même si sa famille à lui était très pauvre. Nous non plus n'étions pas très riches alors, les gens racontent beaucoup de choses à propos de notre fortune mais il y la là-dedans une bonne part d'exagération, et en ces temps difficiles il fallait se serrer les coudes.

Leandro : Ah, vous êtes toujours là ? Bon, très bien. Où en étais-je... Les géomètres sont venus, et avec eux, les ingénieurs. Ils ont pris toutes sortes de mesures et ont tracé leurs plans puis ils ont fait construire leurs digues destinées à contenir la rivière, dont les crues inondaient la plaine chaque automne. Nous les avons portés en triomphe et après ça ils ont drainé une partie des marécages et fait disparaître les nuées de moustiques qui nous dévoraient en été et ils étaient alors nos héros, nos sauveurs, si différents de nous qu'ils auraient aussi bien pu venir d'une autre planète. Si seulement nous avions su alors, comment les choses allaient tourner...

Sonia : João le déteste, en revanche. Bien sûr, João me donne parfois l'impression qu'il déteste tout le monde à part les membres de sa petite clique, mais dans le cas de Leandro c'est particulier. Je crois que s'il le déteste, c'est précisément pour les mêmes raisons que moi je l'apprécie. Il lui confie les tâches les plus rudes, et les plus ingrates, mais jamais Leandro ne se plaint ; et moins Leandro se plaint et plus João y puise de nouvelles raisons de le détester.

Leandro : Ensuite les géomètres et les ingénieurs sont entrés au service de la coopérative des salins, eux ou d'autres qui leur ressemblaient tant que ça en revenait au même. Leurs instruments de mesures étaient pointés dans notre direction cette fois, et avec leurs engins de chantier il ne leur a pas fallu longtemps pour réduire de moitié les prairies sur lesquelles on avait l'habitude d'amener paître les troupeaux. Les meilleures parcelles nous ont été confisquées. Bientôt, il n'y a plus eu assez de fourrage pour nourrir nos bêtes, nous avons dû en faire venir par camions mais il a fallu nous rendre à l'évidence : c'en était fini des jours où la terre tremblait sous le martèlement des milliers de sabots battant en cadence, le cheptel s'est réduit à peau de chagrin et désormais il ne reste guère plus que quelques dizaines de têtes de bétail, sur lesquelles veille une poignée de gardians désœuvrés.

Sonia : Les hommes de la manade n'aiment pas s'approcher du silo où nous stockons le fourrage, comme s'ils craignaient que rester trop longtemps dans son ombre ne fasse tomber sur eux un mauvais sort. Ou peut-être est-ce qu'il leur rappelle que l'époque où les terres dont nous étions maîtres suffisaient à subvenir aux besoins de nos bêtes est passée ? A moi, ça m'est bien égal. J'ai toujours aimé grimper à la plateforme qui se trouve au sommet, et peut-être plus encore du fait que je ne risquais pas d'y être dérangée. D'en haut, la vue embrasse la plaine dans sa totalité : le maillage lâche des petites routes qui serpentent entre les prés, les bosquets de roseaux qui bordent les chemins, la moitié d'entre eux à moitié rendus à l'état sauvage, les collines coiffées d'eucalyptus où s'enroulent les rubans de brumes le soir venu, et jusqu'à la lagune et à la mer au-delà. Je me rappelle avoir passé des heures dans la contemplation de ses reflets bleus et gris et verts en quête d'un signe de l'avenir, et aujourd'hui encore c'est l'endroit où je viens m'isoler quand j'en ressens le besoin. C'est aussi là que j'ai vu Artie pour la première fois.

Artie : Comment je me suis retrouvé à travailler à la manade Ramiro ? Et bien c'est simple... Ils avaient besoin de bras, et j'ai sauté dans le camion.

Leandro : C'est le patron, Dom Jose je veux dire, qui a décidé qu'Artie viendrait vivre avec moi, pour que je lui apprenne le métier. Etre prêt à écouter l'avis de ses aînés, et même à en tenir compte quelques fois ; ne pas abandonner une tâche avant de l'avoir terminée ; voilà les deux choses les plus importantes que j'avais à lui apprendre, et il les savait déjà en arrivant chez moi. Nous nous sommes tout de suite bien entendus.

Artie : Je marchais un peu sur des œufs les premiers jours avec Leandro. Il ne parle pas tellement, comme on peut s'y attendre de quelqu'un qui a vécu la plus grande part de son existence tout seul, et lorsqu'il le fait, c'est presque toujours en lien avec une tâche qu'il est en train de réaliser ou dont il faudra se charger avant peu. La journée, encore, ça allait... Il y avait tellement de travail qu'on n'avait pas de temps à perdre en vaines palabres, de toute façon.

Leandro : Des âneries, oui ! Le petit patron, et là je parle du freluquet, João quoi, a décrété un beau jour, ça l'a pris comme ça, que c'était le moment idéal pour remettre en état la clôture qui longe le verger après la voie ferrée. J'ai beau reconnaître que la mauvaise saison n'est plus aussi rude qu'elle l'était autrefois, à cette époque de l'année la terre est dure comme le cœur d'un collecteur d'impôts, et les mains engourdies par le froid ne parviennent pas à maintenir une prise solide sur le manche des outils. Du matin au soir, on s'est retrouvés à travailler à la pioche et au marteau pour planter de nouveaux piquets partout où les anciens avaient disparu ou bien étaient trop endommagés. Après quoi, il a fallu remplacer tout le barbelé, et pourquoi ? C'était bien clair qu'aucune bête n'avait été mise à paître par là depuis longtemps. Artie n'avait jamais travaillé au grand air jusque-là, et il n'a pas fallu longtemps pour que ses doigts se couvrent de coupures et ses paumes d'ampoules et de crevasses. Pour autant, il ne s'est jamais plaint. Je dois dire que ça m'a impressionné, on aurait dit qu'il était toujours prêt à en redemander. A la nuit tombée c'était toujours à moi d'annoncer que l'heure était venue de plier, ça n'avait plus beaucoup de sens pourtant, de continuer à s'échiner alors qu'on n'y voyait plus rien.

Artie : En fin de journée, je trouvais toujours une excuse pour revenir du côté du pré depuis lequel on pouvait distinguer, par-delà le verger, la maison de Gretchen. C'était un crève-cœur, vraiment, d'en être aussi proche et de ne pas pouvoir parcourir les derniers mètres qui m'en séparaient ; mais, lorsque pour finir je voyais la lumière s'allumer à la fenêtre de la chambre de Milo, je me disais « Bien, bien… Encore un jour loin de l'hôpital, il va bien aujourd'hui, et ses parents aussi » et à ce moment-là je ne sentais plus le froid ni la fatigue qui m'accablaient, c'était comme si quelqu'un les avait fait glisser de mes épaules d'un revers de la main.

Leandro : Je voyais bien qu'il n'en pouvait plus, pourtant. Sur le chemin du retour il ne disait pas un mot, et son regard se perdait dans le vide juste au-delà de la lueur des phares.

Artie : Ce n'était pas seulement le réconfort que m'inspirait la vue de la maison de Gretchen, qui me poussait à retarder l'heure du retour aussi longtemps que je l'osais. Presque aussi vive était la hantise que je ressentais à l'idée de passer la soirée seul à seul avec Leandro, à partager une fois encore avec lui un bol de soupe au chou et aux pommes de terres au son d'une vieille radio crachotante, avant de l'observer se lancer tout aussi immanquablement dans une partie solitaire de dominos en sirotant un verre d'eau de vie de sa fabrication. L'alcool je n'y touchais pas, même s'il y avait un verre de sorti pour moi, quant au reste la cabane dans laquelle nous vivions était ancienne et à l'exception de la pièce à vivre principale il n'y avait qu'un coin sommairement aménagé avec nos lits pour y dormir, en fin de compte des échappatoires il ne m'en restait que deux, soit me réfugier dans un recoin de ma tête où s'attardaient encore quelques considérations sur la physique des microstructures dont je me demandais combien de temps encore elles survivraient à ma récente désertion, soit, lorsque le vent du nord retombait un peu, m'enrouler dans un plaid et sortir m'asseoir sur la butte pour observer les voitures qui passaient en contrebas.

Leandro : Evidemment, que je trouvais ça bizarre… Le souriceau des villes qui semblait avoir si bien pris goût à la vie au grand air qu'il ne paraissait plus supporter la présence d'un toit au-dessus de sa tête, même pour quelques heures à peine. Alors, pour en avoir le cœur net, je suis sorti un soir pour voir

ce qu'il fabriquait. J'avais pris la lampe de poche, après m'être rendu compte qu'il ne l'avait pas amenée avec lui. Je dois dire que ça m'a fichu un coup, de le savoir dehors dans le noir, j'avais peur qu'il fasse une glissade et termine sur la route, ou même, oui, j'avais peur que la Tarasca vienne et s'en prenne à lui.

Artie : En plus de la torche, Leandro avait pris avec lui sa bouteille d'eau de vie en sortant, et quand il s'est assis près de moi et me l'a tendue sans un mot j'ai bien compris qu'une barrière était sur le point de s'affaisser entre nous et qu'il n'était pas question de refuser. Après avoir partagé quelques lampées, l'électricité qui se propageait dans nos corps en éclairs élastiques a délié nos langues et nous nous sommes retrouvés bien vite à nous raconter des histoires de notre passé, des événements qui m'avaient menés là et de la Tarasca et des drames qui avaient frappé la manade il y a longtemps.

Leandro : Aguardente… Nos ancêtres savaient qu'il y a dans l'aguardente une magie, qui rapproche les cœurs des hommes et les fait se parler. C'est une leçon du passé dont nous ne devons pas sous-estimer la valeur.

Artie : Et n'allez pas croire pour autant que l'on n'a fait que se morfondre, ou qu'on a passé notre temps comme de vieux briscards à comparer la taille de nos cicatrices ! On a parlé de tout et de rien cette nuit-là avec Leandro, des derniers résultats sportifs de disciplines auxquelles je ne connaissais rien aux mérites respectifs de différentes variétés de luzerne pour l'alimentation des bêtes, je crois bien avoir fomenté à un moment quelques élucubrations sur les facteurs d'échelle thermodynamiques qui relaient la musique rock indépendante aux mécanismes de déformation viscoplastiques à l'échelle granulaire, cela suffit à tout dire du niveau de compréhension mutuelle que nous avions atteint, et jusqu'aux héritiers de la manade, João et Sonia, mais arrivés là j'avais la tête qui me tournait et nous avons dû rentrer peu après.

Sonia : Quel duo improbable ils formaient, ces deux-là… Je dois dire qu'au début, je n'ai pas prêté beaucoup attention à Artie. C'était seulement l'un des journaliers que nous invitions à la manade prendre part à la grande tablée du dimanche midi. Il était réservé, cela je l'avais remarqué, mais j'attribuais cette discrétion au fait qu'il ne parlait pas notre langue, à l'exception d'une poignée de mots que Leandro lui avait appris. Cela arrive de plus en plus fréquemment…

Les ouvriers que nous embauchons viennent tous de si loin, de l'Est le plus souvent ou de l'autre rive de la mer, ce sont les seuls qui acceptent encore la dure besogne que nous leur confions.

Artie : Les déjeuners du dimanche à la manade étaient exactement tels que vous pouvez vous les imaginer. Une trentaine de convives s'attablaient autour du patriarche, Dom Jose, et dans la grande salle à manger leurs voix musicales et tonnantes tissaient en deux langues entremêlées la trame d'événements anciens, dont le récit avait été poli au cours d'innombrables recensions. Bien souvent, la figure altière de Joca y figurait en bonne position, au point que bientôt il me devint aussi familier que les autres membres du clan Ramiro, bien vivants ceux-là et qui occupaient les places d'honneur à table, mais de la Tarasca qui avait pris sa vie à lui il n'était en revanche jamais question. Les plats circulaient de main en main avec une prodigalité qui aurait mieux convenu à quelque ancien âge héroïque, à des festins donnés dans des halles aux murs tapissés de fumée, marmites de coquillages, gigot d'agneau rôti aux épices, canard à l'orange servi avec du riz et des tranches de saucisse, lapin à la tomate parfumé aux citrons confits, chouriça grillée, morue émiettée en salade avec des pois chiches ou à la crème avec des pommes de terre, soupe au thym et à l'ail, crème brulée à l'anis, et tous avaient la texture de l'opulence passée et la fine amertume du regret.

Cava : Quelle plaie ! Comme si ça ne suffisait pas, de turbiner tous les jours de la semaine ! Le dimanche, il faut encore se faire beau comme pour la parade, briquer les souliers vernis, et gare, pas un faux pli sur la chemise ni un épi dans les cheveux ! Tout ça, pour s'infliger les mêmes histoires et les mêmes plats qui s'alignent toutes les semaines, assaisonnés par les regards accusateurs des anciens à l'autre bout de la table, qui n'en reviennent toujours pas qu'on ait pu faire l'impasse sur l'office matinal… Peuh ! Heureusement avec la Onça, on trouve toujours un moyen de s'esquiver avant la fin du repas. Les après-midis, c'est autre chose, ça oui, quelque fois on part dans les champs avec une bouteille d'aguardente et nos fusils sous les bras pour s'amuser un peu, ou alors on va chercher des filles à Pasalacqua ou dans une autre ville des environs…

Le Chœur des tantes : Je l'ai toujours dit qu'il lui manquait une figure paternelle, à notre petit João, Moi je crois que ce qui lui a manqué c'est de recevoir une ou deux fessées quand ça aurait encore pu servir à quelque chose, Ça c'est moi qui l'ai dit la première, Ne soyez pas trop dures avec lui, avec la mort de son père ça n'a pas dû être facile, Et sa mère, n'oubliez pas sa mère, quand elle a fini par abandonner les enfants pour retourner dans sa famille j'ai eu l'impression qu'il se changeait en pierre, un si petit bonhomme, Notez bien que ça ne m'a pas surpris, une fille de la ville comme elle, qu'elle ne s'habitue pas à la vie à la propriété, surtout après la mort de son mari, Mais pourquoi laisser les enfants, toi qui semble tout savoir, quelle mère ferait ça, Jamais le grand-père ne l'aurait laissée les amener, voilà ce que j'en dis. Aujourd'hui c'est devenu une brute, Et regardez la bande de bons à rien qui l'accompagne, Je crois qu'il s'est donné un surnom, comme si João Ramiro n'était pas assez bien pour lui, Tu ne comprends pas, c'est pour avoir l'air plus intimidant, le chacal, ou le jaguar, oui le jaguar, je crois que c'est ça.

Leandro : Malheur à celui qui, comme moi, a vécu assez longtemps pour voir l'arbre foudroyé et son fruit se gâter.

Sonia : Aucun des anciens n'approuve le comportement de João. S'ils n'osent pas le rabrouer ouvertement, c'est parce qu'ils ont peur de la réaction de grand-père ; et ils ne comprennent pas pourquoi lui-même ne fait rien pour remettre son petit-fils dans le droit chemin. Leur jugement serait peut-être moins sévère s'ils prenaient conscience de la charge écrasante que représentent les espoirs qu'ils ont placés en João… La vérité, c'est que toutes ses frasques, les virées avec Cava, le Boa et les autres, son surnom, « la Onça », c'est son moyen à lui de redonner à la famille un peu de son prestige d'antan. Un prestige différent, peut-être plus interlope… Et après ? Au fond, même si personne ne veut l'admettre, ce n'est pas la Tarasca qui nous a privés de notre héritage. Grand-père s'est beaucoup enrichi en revendant une partie de nos terres, et maintenant il n'en reste plus assez pour vivre de l'exploitation. Et João ne pourra rien y changer, quels que soient ses efforts ou les attentes placées en lui.

Le Chœur des tantes : Sonia, c'est différent, elle n'a jamais rien fait qui porte atteinte à l'honneur de la famille, C'est oublier un peu vite tous ces garçons qu'elle a fréquentés, pratiquement au vu et au su de tout le monde, un vrai scandale, Comme tu y vas, il faut bien que jeunesse se passe, D'ailleurs il me semble me souvenir qu'à son âge toi-même tu n'étais pas en reste de ce côté-là, Attention, il y a des limites à ne pas dépasser, même entre nous qui nous connaissons de si longue date, ou peut-être justement parce que nous nous connaissons de si longue date, qui pourrait espérer en sortir indemne, Que celle-là tire la première comme on dit. En tout cas elle a la tête sur les épaules cette petite, avec elle les choses iraient mieux sans doute, Oui, quel malheur, Quel malheur, comment ça, Et bien quel malheur qu'elle ne soit pas un garçon.

Leandro : Ah, les femmes, impossible de les faire s'arrêter de jacasser ! Et parmi toutes, celles de la famille Ramiro en particulier. De vraies gorgones, dont même Joca ne venait pas à bout !

Artie : C'est comme ça que je suis devenu, et bien, peut-être pas un gardian à part entière, mais disons, un visage familier à la manade, presque un membre de la famille. Ce que je n'avais pas réalisé encore, c'est que ce nouvel engagement allait exiger de moi que je lui sacrifie mes allégeances passées.

Marko : La plupart des gens au Coin du Bois semblait avoir oublié jusqu'à l'existence d'Artie. Pour ceux d'entre nous qui s'en souciaient encore, ce n'était pas facile de ne pas lui tenir rigueur de son silence, depuis cette fameuse nuit de Noël où il avait disparu. On était inquiets et, même si personne n'aurait été prêt à le reconnaitre, blessés à différents degrés par son mutisme.

Marin : Artie était parti de la villa du jour au lendemain. Des quelques affaires qu'il avait laissées derrière lui, je ne me préoccupai pas beaucoup… Ce que je voulais, c'était savoir où est-ce qu'il se cachait désormais ; mais, lorsque j'ai consulté Fiodor à ce sujet, il ne m'a offert aucune lumière.

Gretchen : Quand nous avons enfin pu rentrer de l'hôpital avec Milo, j'étais si heureuse et soulagée que je ne me suis pas inquiétée tout de suite de la disparition de Guy et Artie. Aussi bien l'un que l'autre avait déjà fait la preuve qu'ils étaient tout disposés à se laisser porter aux quatre vents lorsque l'envie leur en prenait, et plus d'une fois dans le cas de Guy. Mais, avec cette enquêtrice qui rodait autour de nous et qui posait toutes ces questions au sujet de la raffinerie, c'était impossible de ne pas faire le rapprochement. Je respectais leur décision, sans être sûre d'en comprendre les motifs ; par-dessus tout, j'espérais qu'ils allaient bien.

Artie : Plus je me familiarisais avec la vie à la manade, et plus j'y prenais goût. Ce que j'appréciais, c'était, non pas sa simplicité, car rien n'y était simple (c'était même plutôt le contraire : une codification complexe, et rendue intelligible seulement en partie aux étrangers comme moi, revêtait chaque geste d'une signification spécifique) mais bien plutôt le sentiment d'unité qui se dégageait de ce que chaque action entreprise, chaque moment de la journée semblait s'inscrire dans le prolongement naturel des précédents. Dès que j'en avais l'occasion, je filais admirer l'habileté avec laquelle les gardians manœuvraient leurs troupeaux, les faisaient passer du pré à l'étable ou inversement, isolaient une bête pour l'examiner ou lui prodiguer des soins, et à ce jeu-là il ne me fallut pas longtemps pour reconnaître que João était le plus habile de tous, en le voyant à cheval je n'avais pas de mal à m'imaginer le grand Joca Ramiro guidant ses compagnons au temps de sa splendeur.

Sonia : C'est à ce moment-là que j'ai commencé à remarquer Artie. Au début, je l'ai pris pour un de ces imbéciles qui se pâment devant mon frère et n'aspirent qu'à intégrer sa petite bande, mais j'ai fini par réaliser qu'il admirait tout autant les chevaux que leurs cavaliers, et même les bêtes qui constituaient le troupeau. Les tantes ont bien ri, la première fois qu'elles l'ont vu se lever pour aider à débarrasser la table à la fin du repas du dimanche, mais pas moi, ou peut-être que j'ai ri mais c'était sans méchanceté, dans mon cœur je me suis dit que c'était un garçon différent de ceux que nous avions l'habitude de recevoir chez nous, et à compter de ce jour-là je me suis mise à suivre ses allées et venues avec plus d'intérêt.

Leandro : Nous avons passé de bons moments, avec Artie. La plupart des journaliers qui passent par la manade ne sont là que pour la paye, ils ne se gênent pas pour le faire savoir, mais pas lui. Il semblait bien décidé à embrasser notre mode de vie sous tous ses aspects, mettant de côté l'existence qu'il avait menée jusque-là, et qui m'avait parue si étrange quand il m'en avait fait le récit. Bien sûr, nous savions tous les deux que cette situation n'était pas destinée à durer, mais les premiers temps au moins, cette pensée elle-même a contribué à rendre les choses plus simples plutôt que l'inverse.

Marin : Un matin, j'ai entendu un camion de livraison se garer devant la maison. Le chauffeur est descendu de la cabine, et a commencé à en sortir des cartons et à les poser sur le trottoir. Je le sais : je suivais son manège, dissimulé par le rideau de la cuisine, me demandant ce qu'il allait faire ensuite. Il a sonné. Il m'a fallu plusieurs minutes pour démêler le fil de ses explications, bien qu'en définitive l'affaire n'était pas si mystérieuse, et se résumait de la façon suivante : Artie ayant démissionné de son poste de thésard, la chambre d'étudiant qui avait été la sienne venait d'être attribuée à quelqu'un d'autre, et puisque la villa était semblait-il sa dernière adresse connue c'est là qu'avaient été expédiées ses affaires, sommairement emballées dans des cartons que j'employai l'après-midi à défaire. Des vêtements ; des manuels de physique des matériaux ; quelques affaires de toilette ; des piles de disques et de bandes-dessinées, dont j'avais déjà un exemplaire de la plupart dans ma propre collection, sauf pour quelques raretés que je m'empressai

d'escamoter… La plupart de ces choses je n'en n'avais pas l'usage, alors je les ai portées au brocanteur dès le lendemain.

Gretchen : Au bout de quelque temps, un mois peut-être, je n'y ai plus tenu. J'étais allée faire une course en ville, et j'ai poussé jusqu'à la villa que louait Marin pour voir si je ne pouvais pas en apprendre plus. En ouvrant la porte, il a semblé tout à fait interloqué de me voir ; et je ne l'étais pas moins à vrai dire, car les habits qu'il portait je les avais déjà vus sur Artie, du temps où il vivait chez nous. A mon regard, il a dû deviner mes pensées, et même si celles-ci ne s'étaient pas encore formulées clairement dans mon esprit, la gêne que nous en avons conçu tous les deux m'a presque fait oublier la raison de ma visite.

Marin : Oui, je me souviens que Gretchen est passée un jour… Elle agit selon ses propres raisons, et je ne prétends pas les connaitre ; mais quand même, j'ai été surpris qu'elle aussi soit sur la piste d'Artie. Je me souviens m'être dit qu'il finirait bien par réapparaître, et que ce jour-là il risquait de s'en passer de belles.

Gretchen : Quant à l'endroit où se trouvait Artie, Marin ne savait rien d'utile. Je voyais bien que ses réactions manquaient de naturel, je dois dire. Mais même si je pressentais que la question l'intéressait plus qu'il ne voulait bien le reconnaître, je n'ai pas jugé utile d'insister, d'autant que j'avais Milo avec moi qui commençait à donner des signes d'impatience.

Artie : Et un beau jour, ça m'a pris comme ça, la plus inconséquente des envies en apparence, je suis retourné en ville. Je devais m'ennuyer, ce doit être ça ; je ne vois pas d'autre raison. Leandro était occupé à faire du bricolage, et moi je tournais en rond sans trop savoir quoi faire, alors, je lui ai demandé les clés de la camionnette et je me suis mis en route.

Leandro : Sans être trop sûr de savoir pourquoi, je m'étais forgé la conviction que la manade était un refuge pour Artie, et j'ai pensé qu'il n'était pas très prudent de sa part de s'y soustraire déjà. Mais à lui, je n'ai rien dit bien sûr. Je lui ai donné les clés, me demandant obscurément si j'allais les revoir, lui et la camionnette.

Artie : Je suis passé au cybercafé, mais je ne m'y suis pas attardé. Il y avait un policier à chaque coin de rue de ce côté-là, et je me suis demandé s'il n'y avait pas un lien avec l'enquête en cours sur le sabotage de la raffinerie, pour tout dire l'envie m'a pris de faire marche arrière et de filer sans demander mon reste.

L'enquêtrice Lagerlöf : Les spécialistes de la brigade technique avaient pu remonter la trace d'une série de transferts de paquets de données cryptées, entre un cybercafé de Pasalacqua et une destination dont l'identification résistait encore à nos efforts. Les envois s'étaient étalés sur les quelques semaines qui avaient précédé directement l'attaque, et même s'il était bien entendu impossible d'établir un lien formel à ce stade, cela valait la peine de procéder à quelques vérifications élémentaires. D'autant que, par ailleurs, nous avions eu l'information qu'un des habitués du Coin du Bois au moins fréquentait le cybercafé en question.

Artie : Ma journée a pris une tout autre tournure un peu plus tard, en passant à la banque. J'ai découvert que ma dernière paye du labo venait d'être versée, alors pour fêter cette manne inattendue j'ai décidé de continuer ma promenade en allant chez le brocanteur, je me disais que j'y trouverais bien une ou autre bricole digne d'intérêt, peut-être quelques cassettes de ces vieux films de guerre qui plaisaient tant à Leandro, pour le remercier de sa gentillesse envers moi. C'est là que j'en ai été quitte pour ma deuxième surprise de la journée : à la boutique, ils avaient reçu tout un arrivage d'articles de deuxième main, vêtements, disques, livres, tous étrangement à ma taille (pour les uns) et selon mes goûts (pour les autres) comme s'ils avaient été livrés là spécialement à mon intention. C'est comme ça que je suis ressorti du magasin avec deux cartons sous le bras, et la satisfaction d'avoir pu reconstituer toute une partie de ma collection à moindre frais.

Sonia : Du jour au lendemain, Artie a troqué les vieux gilets de laine et les pantalons de velours usés que lui avait prêtés Leandro pour une toute nouvelle garde-robe, qui m'a poussée à réviser une nouvelle fois mon jugement à son égard. Quel émoi il a causé, lorsqu'il est venu à l'un de nos déjeuners dominicaux avec un jeans troué aux genoux, une paire de baskets et un sweat-

shirt sur lequel était imprimé un crâne devant deux tibias croisés ! Plusieurs des tantes à l'autre bout de la table ont fait mine d'en défaillir, mais lui-même continuait de manger, comme s'il ne se rendait compte de rien.

Artie : Quant à la troisième surprise, car il y en a eu une troisième, ces choses-là vont par trois sans que l'on sache bien pourquoi…

Gretchen : Pour calmer Milo, je l'ai amené au parc, comme les gros nuages noirs qui s'enroulaient au-dessus de nos têtes semblaient disposés à retenir l'averse promise pour un moment encore. J'avais un sac avec du pain sec pour qu'il le donne à manger aux canards. J'étais encore perdue dans mes pensées, et quant à lui, il était tout à fait absorbé par le manège des canards qui s'attroupaient et se dispersaient alternativement en réaction à ses lancers et à ses petits pas, si bien que nous avons commencé à dériver l'un par rapport à l'autre, sans nous en rendre compte.

Artie : Sur le chemin du retour, le ciel a viré à la pluie, ce n'était qu'une question de temps, alors pour éviter d'être trempé j'ai décidé de couper par le parc. Ma troisième surprise m'attendait là, sous le couvert du petit bosquet de pins, précédée d'un concert de caquètements : le petit Milo me fixait avec le même air imperturbable que j'avais appris à lui connaître, c'était comme s'il s'était attendu à me trouver là. Autour de lui les canards attendaient qu'il poursuive sa distribution, ils couraient ou déambulaient dans tous les sens en battant des ailes, certains donnaient même des coups de becs à leurs congénères, sans qu'il ne prête la moindre attention ni aux uns ni aux autres. J'étais pris au dépourvu, au point que je n'ai pas réagi lorsqu'il m'a pris par la main et m'a amené jusqu'à sa mère.

Gretchen : Je pensais à Artie, c'est vrai, mais pas le moins du monde à le voir apparaître, là ; dans le sillage de mon fils, émergeant du sous-bois. Si j'avais été surprise en voyant Marin un peu plus tôt, il n'y avait pas de mot pour exprimer ce que j'ai ressenti…

Artie : … Elle m'a demandé si c'était bien moi, si j'allais bien…

Gretchen : … Il m'a répondu que ça allait, qu'il n'avait pas eu beaucoup l'occasion d'aller en ville maintenant qu'il travaillait à la manade mais qu'il

s'était quand même arrangé pour prendre de nos nouvelles, et qu'il avait été heureux d'apprendre que Milo s'était rétabli finalement…

Artie : … Elle a dit : pourquoi la manade ? Est-ce que c'est à cause de ce que Marlon t'avait dit ?

Gretchen : … Mais il a nié, ça n'a rien à voir a-t-il dit, l'occasion s'est présentée et elle s'est révélée bonne…

Artie : L'occasion s'est présentée, et elle s'est révélée bonne, ou meilleure qu'attendue du moins, mais dans la vie cela revient souvent au même,

Gretchen : Ça me fait davantage plaisir que tu ne peux l'imaginer de te l'entendre dire, mais nous, si je peux me permettre, est-ce que tu comptes nous revoir autrement que par le seul fait du hasard, si tu ne t'es pas brouillé avec Marlon il y a toutefois une chose qui m'échappe, après tout tu ne t'es pas installé si loin que tu ne puisses plus nous rendre visite de temps à autre ?

Artie : C'est que, je ne demanderais pas mieux, au contraire, malheureusement c'est l'une des choses auxquelles il me faut renoncer pour un temps au moins, ne m'en demande pas plus, il se pourrait qu'on nous écoute, mais j'en ai déjà trop dit,

Gretchen : Et le Coin du Bois ? Est-ce que tu comptes y retourner ? Il y en a d'autres à qui tu manques, pas très nombreux peut-être mais quand même, et si j'ai des nouvelles par leur intermédiaire mon inquiétude en sera moindre,

Artie : …

Gretchen : Il n'a pas répondu tout de suite… Son regard passait de Milo à moi et inversement, et c'était évident qu'il avait quelque chose sur le cœur. Avec tous ces canards qui continuaient de caqueter autour de nous, je n'ai presque pas entendu sa réponse, J'y réfléchirai, je crois que c'est ce qu'il a dit.

Artie : Elle m'a posé une dernière question, elle m'a demandé si je savais pour Guy, mais non, il n'y avait rien que je pouvais lui dire à son sujet et après tout c'était vrai que je ne savais pas où il était allé.

Gretchen : J'ai cru qu'il allait partir comme ça, sans un au-revoir, mais au dernier moment il a sorti une bande dessinée du carton qu'il tenait sous le bras. Comme s'il l'avait amenée précisément dans ce but, ou même, comme un magicien arrivant à la chute d'un numéro éculé. Il l'a tendue à Milo, qui est parti d'un grand rire comme il en a parfois : un rire d'enfant, sans arrière-pensée. Ensuite Artie a amorcé un bref sourire, qui a continué de flotter derrière lui comme un pâle espoir pendant qu'il s'enfonçait de nouveau sous le couvert des arbres. Sans que nous n'y prenions garde il avait commencé à pleuvoir, enfin.

Leandro : Il est rentré, ce jour-là, avec un air préoccupé que je ne lui connaissais pas. Peut-être aurait-il mieux valu qu'il ne rentre pas en fin de compte, sachant tout ce qui s'est passé par la suite, mais bien sûr, il est trop tard maintenant pour s'encombrer l'esprit de pareilles considérations.

Artie : Ma rencontre avec Gretchen m'avait donné à réfléchir, je suis forcé de le reconnaître. Par la suite, ce n'était plus aussi facile de m'immerger sans retenue dans les activités quotidiennes auprès de Leandro. Ce n'était pas seulement le fait que les amis du Coin du Bois, quoique brève ait été la période passée auprès d'eux, me manquaient ; au-delà s'étendait, rendue méconnaissable par la distance mais néanmoins écrasante, l'ombre du sabotage de la raffinerie et de ses retombées, avec laquelle je pressentais que j'allais devoir composer pendant un long moment encore. Je m'étais engagé à la manade comme on entre dans les ordres, en espérant y abandonner à l'entrée les tracas du monde extérieur, mais cela s'est révélé être une illusion, le monde extérieur était toujours là à m'attendre, avec ses appâts et ses rets, ce n'est rien d'autre que cela, être vivant.

Leandro : Quand on a atteint un certain âge comme c'est mon cas, on est habitué à se contenter des modestes plaisirs que nous apporte la vie quotidienne. A chaque jour suffit sa peine, en quelque sorte ! Mais, quand on est jeune, c'est différent. Je m'en souviens : pour moi aussi, c'était différent. C'était très clair ce qui allait se passer ensuite, j'avais l'impression de pouvoir lire l'avenir rien qu'à la façon nouvelle qu'Artie avait de marcher et de se tenir,

et même, de manger sa soupe le soir. Et ce n'était qu'une question de temps, il n'y avait rien que je pouvais y faire.

Marko : Et un soir, sans prévenir, voilà qu'Artie s'amène au Coin du Bois ! C'était fou, de le voir débarquer comme ça, de nulle part ou presque, avec sa dégaine de paysan !

Marin : Je n'étais pas là le jour où Artie est revenu au Coin du Bois. Mais, j'ai entendu l'histoire si souvent par la suite que c'est tout comme ! Tout le monde avait paru l'avoir oublié pendant des semaines, et voilà que tout d'un coup il était de nouveau au centre de toutes les conversations.

L'enquêtrice Lagerlöf : La surveillance du cybercafé n'a rien donné, en fin de compte. Nous avons donc repris nos investigations au Coin du Bois. Certains de nos agents ont proposé de s'infiltrer sur place, en se mêlant aux habitués, mais cela s'est révélé impossible sans la complicité de quelqu'un de l'intérieur qui aurait permis de les aider à s'intégrer. Nous avons donc dû nous en limiter à assurer des planques à proximité de la salle, notant les allées et venues des uns et des autres, guettant le moindre indice qui aurait pu nous mettre sur la piste des saboteurs.

Artie : J'étais venu sur un coup de tête, sitôt finie ma journée de travail avec Leandro, sans même avoir pris le temps de me changer ou m'être donné la peine de me renseigner pour savoir qui jouait ce soir-là.

Marko : Ce soir-là, c'est Damaged qui jouait. Je les aime bien, comme tout le monde ; enfin, leurs premiers albums étaient vraiment pas mal. Mais ça fait quelques années que ce n'est plus tout à fait la même chose, il n'y a plus qu'un ou deux des membres originaux qui participent encore à leurs tournées, et puis le groupe de fans qui les accompagne partout est aussi teigneux qu'on le dit.

Ivy : Il y a dix, ou quinze ans peut-être, un groupe comme Damaged pouvait donner l'impression de repousser les limites ; mais aujourd'hui ? Est-ce qu'il y a encore quelqu'un qui prête attention aux borborygmes, aux éructations, au vrombissement indistinct des guitares, au martèlement atone de la batterie ?

Cookie : Ah, Damaged… On n'a jamais fait mieux ! Qui voudrait changer la formule, quand elle marche du tonnerre ?

Ivy : Sur scène Garfield, le chanteur, a beau continuer de se contorsionner et de bander les muscles, personne n'est dupe, le vrai spectacle se passe dans la fosse, c'est le happening attendu auquel se livre le Contingent à chaque concert.

Marko : Ils ne sont pas là pour plaisanter, le Contingent, ou plutôt si, mais à leur façon bien à eux, la derniers des choses dont vous ayez envie c'est d'être pris pour cible par une de leurs blagues.

Ivy : Tous ceux qui n'étaient pas là ce soir-là vous diront la même chose, Si j'étais venu, ça ne se serait pas passé comme ça, mais je vais vous dire : moi j'y étais, bien à l'abri au balcon, et toute la sympathie que j'ai pour Artie ne m'a pas convaincue de descendre lui apporter mon aide quand le Contingent s'en est pris à lui.

L'enquêtrice Lagerlöf : Le travail de surveillance s'est révélé très complexe. Le Coin du Bois pourrait tout aussi bien s'appeler Au Milieu des Prés si ça ne tenait qu'à moi. Pour garder secrète notre présence, il nous fallait donc nous stationner à bonne distance, si bien que le plus souvent on avait dû mal à distinguer quoi que ce soit. Quant au bruit, le niveau sonore des concerts était tel qu'on avait toutes les peines du monde à déchiffrer les bribes des conversations des gens qui circulaient aux abords de la salle.

Artie : Les trois-quatre premiers morceaux tout s'est très bien passé, si ma mémoire est bonne ils ont enchaîné « I expect you to die soon », « Rather you than I » et « The fist, the chin and the technical knock-out », l'ambiance était plutôt conviviale en somme, même si bien sûr ça chahutait pas mal. Au-delà de quelques habitués que je connaissais de vue je m'étonnais un peu de ne reconnaître personne c'est vrai, mais je ne m'en suis pas inquiété plus que ça sur le moment, je n'en avais pas le temps avec la bousculade permanente et puis je me suis dit que les autres finiraient bien par arriver un peu plus tard.

Marko : Quand j'ai vu Artie se mêler d'emblée à la foule, avec sa tenue de manadier, j'ai tout de suite craint le pire… Et plus encore quand j'ai vu le Sournois et le Puant lui jeter des regards en coin depuis l'entrée !

Ivy : Le Puant tient la batterie dans Notalent et le Sournois y joue de la basse, et comme de juste on ne les voit jamais l'un sans l'autre. Ces deux idiots forment la section locale du Contingent. Ils sont toujours dans les parages quand un mauvais coup se prépare.

Cookie : Eh, on joue dans le même groupe, c'est vrai, mais ils sont majeurs et vaccinés tous les deux. Ce n'est pas à moi de leur demander des comptes, d'autant que je n'étais même pas là ce soir-là…

Marko : J'ai essayé de prévenir Artie mais, peine perdue ! Impossible de m'approcher de lui avec tout ce monde, et il y avait trop de bruit de toute façon. Tout ce que je parvenais à entendre, en dehors de Damaged qui entonnait son « Doosmsday clock », c'est ce même mot, psalmodié par une groupe de spectateurs qui convergeaient dangereusement vers Artie en échangeant des regards entendus :

Le Contingent : Péon, péon, péon, PEON…

Artie : J'ai été ravi, sur le moment, de reconnaître Marko parmi la foule ! Je lui ai adressé un grand sourire, mais son expression à lui était bien différente, il semblait figé par la stupéfaction ou bien l'effroi, à moins que ce ne soit un mélange des deux, bref, avant que j'aie eu le temps de lui demander une explication j'ai ressenti une violente douleur dans le dos qui m'a envoyé rouler à terre.

Marko : Artie a reçu un coup de chaîne à vélo qui l'a envoyé au tapis. On se serait attendu à ce qu'il rampe dans un coin sans demander son reste, au lieu de quoi il s'est redressé comme s'il était monté sur ressort et a envoyé un uppercut au menton du loubard qui l'avait agressé, et toute de suite après les choses ont viré au chaos le plus complet.

Ivy : C'est Tommie la tortue qui a assommé le type qui avait attaqué Artie le premier. Tommie est un gentil garçon en général, mais il sait se servir de ses

poings si l'occasion se présente et j'imagine qu'il s'est dit qu'il ne fallait pas laisser des étrangers débarquer, et faire leur loi chez nous. Quant à Artie, du balcon je ne le voyais pas au milieu de la cohue, il avait reçu un rude coup et je n'aurais pas été étonnée qu'il rampe dans un coin sans demander son reste.

Tommie : Il devait y avoir bien trente ou peut-être quarante personnes qui balançaient leur coups à l'aveuglette dans la fosse. Je me suis retrouvé face à une brute qui faisait une bonne tête de plus que moi, et dur comme la pierre avec ça. J'ai eu beau lui décocher deux ou trois directs en plein dans le buffet, ça ne l'a pas fait reculer d'un pouce. Tout d'un coup, Marko lui a sauté dessus depuis la scène, ils ont aussitôt été happés par la foule et je ne les ai perdus de vue l'un et l'autre.

Marko : Je cherchais Artie du regard : je voulais m'assurer qu'il était sain et sauf, d'autant qu'avec son accoutrement il faisait une cible facile pour le Contingent. Comme je ne le trouvais pas, j'ai voulu me hisser sur scène pour avoir un meilleur point de vue ; mais, avant que je n'y parvienne, Garfield m'a donné un coup de pied dans les dents, qui m'a renvoyé dans la mêlée. J'ai atterri en plein sur le dos d'un type, on s'est retrouvés par terre lui et moi et je crois qu'on peut s'estimer heureux de ne pas avoir finis piétinés pour de bon.

Garfield : Pourquoi ils ne veulent prêter attention qu'à nos vieilles chansons ? Toute cette agressivité me rend malade, ça fait bien longtemps que j'essaie de tourner le dos à la violence mais rien à faire, à chaque concert c'est la même chose. Le public hue tant qu'il n'a pas ce qu'il demande, jusqu'à ce qu'on cède, et qu'on se mette à jouer nos classiques, et arrivés là il n'y a pas loin avant que les bagarres recommencent, immanquablement.

Ivy : Du balcon, où je me trouvais, je ne perdais pas une miette du triste spectacle de l'émeute qui enflait en bas comme la marée montante, agitée de spasmes concentriques qui prenaient naissance au milieu de la fosse. La musique a continué, pas meilleure ni pire qu'avant le début des débordements, jusqu'à ce qu'une partie du public n'envahisse la scène et ne force le groupe à battre en retraite, sous bonne escorte du Contingent. C'est à ce moment-là que j'ai vu Artie, qui s'extirpait tout juste de la cohue, être pris à partie par le Sournois et le Puant.

Artie : J'avais la tête qui me tournait, et je n'ai pas vu venir le Sournois avant qu'il ne soit sur moi, il m'a asséné un méchant tampon qui m'a envoyé à terre une nouvelle fois. Avant que j'aie pu me relever le Puant a fondu sur moi à son tour, mais je suis parvenu à le saisir aux jambes et à le faire tomber. Le Sournois est revenu à la charge, mais cette fois je me tenais prêt, j'ai accompagné son mouvement et avec l'élan c'est lui qui a fait un roulé-boulé jusqu'à l'extérieur, en plein dans une flaque de boue tout près de l'entrée.

Le Sournois : J'étais en train de m'en griller une dehors, sans aucune envie de me mêler à la bagarre, mais quand j'ai vu Artie balancer mon compère le Puant dans la gadoue ça a été plus fort que moi et je me suis jeté sur lui. Je peux vous dire qu'il aurait passé un bien mauvais moment si les volontaires de l'équipe de sécurité ne nous avaient pas séparés.

L'enquêtrice Lagerlöf : Il nous est arrivé quelque fois d'assister à des bagarres, bien sûr, mais la plupart du temps les choses se calmaient avant qu'il n'y ait de blessé sérieux, ce qui nous évitait d'avoir à intervenir au risque de trahir le secret de notre surveillance. On se bornait donc à photographier les belligérants, dans l'espoir d'en apprendre plus sur la mécanique confuse des alliances tacites qui se nouaient et se dénouaient au Coin du Bois.

Marko : J'ai fini par retrouver Artie dans le parking. A le voir assis les genoux ramenés sous le menton, avec son œil poché et ses habits crottés et déchirés, ce n'était pas difficile à comprendre qu'il venait de passer un bien mauvais moment. Comme il n'avait pas l'air dans son assiette j'ai proposé de le ramener, mais il a décliné, et quand il s'est senti suffisamment remis il est reparti de son côté.

Artie : En matière de chaleur humaine j'avais largement eu mon compte et même plus si l'on peut dire, et même si la proposition de Marko partait d'un bon sentiment j'ai préféré me débrouiller tout seul. Je n'avais qu'une envie pour être franc, c'était de retrouver la quiétude de la maison que je partageais avec Leandro, je me demandais ce que le vieux palefrenier penserait s'il me voyait là, dans ce triste état, sans me douter que la nuit avait encore quelques surprises en réserve pour moi.

L'enquêtrice Lagerlöf : J'étais en poste ce soir-là. Quand j'ai vu l'utilitaire démarrer tous feux éteints, j'ai eu l'intuition que quelque chose de louche se tramait, et j'ai décidé de le prendre en filature.

Artie : Après la première surprise de la soirée, qu'avait constitué le traitement vigoureux auquel m'avait soumis le Contingent, je n'ai pas tardé à découvrir la deuxième : profitant de mon absence, quelqu'un avait vandalisé la camionnette de Leandro, cassant les fenêtres et les phares, tailladant les pneus... Ils avaient même uriné sur les sièges, mais ça je m'en suis rendu compte trop tard, j'étais déjà au volant, avec ce que ça implique de désagréments si vous voyez ce que je veux dire. J'ai hésité à retourner voir Marko pour lui demander si sa proposition de me ramener tenait toujours, mais la vérité, c'est que je voulais en finir avec cette pénible soirée, et comme le premier coup de clé à contact a suffi à faire démarrer le moteur, je me suis mis en route sans plus y réfléchir.

L'enquêtrice Lagerlöf : Sur le moment, je n'ai pas compris pourquoi il roulait si lentement, dans l'ensemble je dirais même que ça m'a confortée dans mes soupçons plutôt qu'autre chose. La route était quasi-déserte à cette heure tardive, et j'étais obligée de rester très loin en arrière pour qu'il ne me repère pas. C'est pour cette raison que je n'ai pas vu tout de suite dans quel état était l'utilitaire, dont la forme indistincte reflétait les rayons de la lune lorsqu'il émergeait par intermittence des broussailles qui encombraient le bas-côté.

Artie : L'air de la nuit était glacé et s'engouffrait par les fenêtres béantes, et ça m'a permis de rester éveillé malgré la fatigue. J'avais une petite quinzaine de kilomètres à faire, et vus tant son état que le mien je ne voulais pas pousser la camionnette dans ses retranchements, ç'aurait été trop bête d'avoir un accident pour couronner le tout.

L'enquêtrice Lagerlöf : Nous étions livrés à nous-mêmes, sur un réseau de routes secondaires qui quadrillaient la région et reliaient pour ainsi dire nulle part à nulle part. Je commençais à me dire que mon intuition avait été une bien mauvaise conseillère, lorsque, sans prévenir, l'utilitaire s'est arrêté. Je me suis empressée de faire de même, dans l'attente de ce qui allait suivre.

Artie : Malgré toutes mes précautions, la camionnette a fini par me lâcher après avoir émis un ultime sifflement, accompagné d'un jet de vapeur qui a jailli de sous le capot. Arrivé là, qu'est-ce qui pouvait encore tourner plus mal ? En fait de défi au destin, j'aurais mieux fait de me taire, comme je n'allais pas tarder à le découvrir. Je suis sorti, je n'avais pas les idées très claires au sujet de ce qu'il fallait faire ensuite, essayer de remettre en marche la camionnette avec le peu d'outils dont je disposais, et qui étaient entreposés à l'arrière, ou faire le reste du chemin à pied, dans le noir et avec le vent dont les bourrasques me laissaient transi de froid. J'ai fini par opter pour les réparations, non que j'aie jamais été très doué en la matière, mais je me disais qu'il fallait au moins que j'essaie pour en avoir le cœur net.

L'enquêtrice Lagerlöf : De là où je me trouvais, j'ai vu le conducteur descendre, et se mettre à fouiller à l'arrière du véhicule. Des produits de contrebande ? Des preuves, à faire disparaître ? Il y avait autre chose aussi, une forme noire qui se détachait faiblement sur le noir de la nuit, comme si elle absorbait la lumière des étoiles, une forme gigantesque, mais je n'y ai pas prêté attention au début, jusqu'à ce que…

Artie : Mais je vois que vous ne m'avez toujours pas demandé quelle était la troisième surprise, je parle de celles de la nuit, ce n'est pourtant pas faute de vous avoir mis sur sa piste, c'est donc que vous êtes trop poli pour m'interrompre ou alors ce détail vous aura échappé.

L'enquêtrice Lagerlöf : Le faisceau d'une lampe-torche a découpé la nuit en deux parts égales, et alors il n'y a plus eu de doute à avoir ; Tout près de l'homme, désormais clairement discernable dans le contrejour aveuglant, se tenait une bête immense – aussi haute et large que la petite camionnette semblait-il, et prête à charger.

Artie : Elle était trop proche pour que je puisse en apprécier les proportions ; tout ce que j'ai eu le temps de voir sur le moment, à moins que je ne l'ai inventé par la suite, c'est l'ombre rousse de son pelage qui faisait comme une éclaboussure de sang sur le ciel nocturne, et les deux cornes brillantes, démesurées, dont l'une était fendue presque jusqu'à la base. Je me suis jeté à terre juste au moment où elle a chargé, l'impact a été si violent que la

camionnette a failli basculer, quant à moi par chance j'ai roulé dans le fossé où le monstre a perdu ma trace un instant.

L'enquêtrice Lagerlöf : Malgré la distance, j'ai entendu ce bruit terrifiant de tôle déchirée, et aussitôt que j'ai réalisé ce qui était en train de se passer j'ai écrasé la pédale d'accélérateur. Je me devais de faire tout mon possible pour éviter à ce malheureux de finir piétiné, et pourtant, je me rendais bien compte que j'allais arriver trop tard malgré tout...

Artie : A la limite de mon champ de vision, j'ai repéré une ligne de cyprès, à une quarantaine de mètres de là. Je n'y ai pas réfléchi à deux fois : j'ai foncé dans leur direction, courant aussi vite que je le pouvais, priant pour ne pas me tordre le pied dans un trou. La Tarasca n'a pas dû me repérer tout de suite, elle ne doit plus être aussi alerte qu'autrefois... Les fois où j'y repense je me dis que c'est sans doute ce qui m'a sauvé alors, mais, je peux vous dire que quand j'ai entendu le martèlement de ses sabots derrière moi, qui battaient plus fort à mes oreilles que mon propre cœur, j'ai vraiment pensé que c'était fini pour de bon, que j'allais être embroché d'un instant à l'autre, avant d'avoir pu gagner le couvert des arbres...

L'enquêtrice Lagerlöf : J'ai vu une silhouette s'élancer à une vitesse presque inimaginable, la bête sur ses talons ; grimper tant bien que mal sur un cyprès, dont la cime balançait sous les rafales de vent... Le monstre a paru indécis un instant, il grattait le sol et son énorme tête se relevait au vent, peut-être avait-il flairé ma présence. Arrivée à son niveau, je suis sortie de la voiture. J'avais dégainé mon arme de service, et j'ai tiré deux coups en l'air pour la faire fuir.

Artie : Il y a un souvenir que j'emporterai avec moi jusque dans la tombe : au moment où l'enquêtrice a tiré un coup de semonce, la Tarasca n'a pas fui immédiatement, c'est même tout le contraire qui s'est passé. Elle s'est tournée vers la nouvelle venue, puis a raclé la terre, en signe de défi ; et c'est seulement ensuite, lorsqu'elle l'avait décidé, qu'elle a fait demi-tour, se fondant à nouveau dans la nuit dont elle avait émergé pour commencer.

Le Chœur des tantes : La Tarasca, voilà un nom qui semble surgi d'un autre temps, Oui, j'aurais souhaité ne plus jamais avoir à l'entendre, avec tout ce mal qu'elle a déjà causé à notre famille, Qui aurait pu croire qu'elle était même encore en vie après toutes ces années... Allons allons, vous n'allez quand même pas me dire que vous avez pris cette fable au sérieux, Comment ça, C'est très simple, le garçon aura tout inventé, Tu n'y penses pas, C'est vous qui n'y pensez pas, à imaginer que ce freluquet puisse être de la même trempe que notre Joca, C'est vrai que vu comme ça... Je vous le dis, il a dû entendre parler de la Tarasca lors d'un de nos repas et aura imaginé toute cette histoire, Mais dans quel but, Dans le but de s'attirer nos bonnes grâces et impressionner les enfants, d'ailleurs de ce côté-là il faut reconnaître que la manœuvre a parfaitement réussi, à voir la façon qu'ont João et Sonia de lui tourner autour. Mais cette enquêtrice aussi dit avoir vu quelque chose, C'est une étrangère, comment se fier à elle, peut-être même est-elle sa complice, dont le témoignage est là pour donner du crédit à ses élucubrations, Et les traces de cornes sur la camionnette, qu'est-ce que tu en dis, C'est élémentaire, il les aura lui-même faites avec une pioche, ou un outil du même genre, Mais alors, si tu avais raison, Et oui, c'est ce que j'essaie de vous dire, Nous devons mettre João et Sonia en garde sans tarder, Précisément.

Artie : L'enquêtrice Lagerlöf a eu la gentillesse de me ramener à la maison, après toutes ces péripéties elle m'avait même proposé de me conduire à l'hôpital, mais je sentais que je n'avais rien dont une bonne douche et un peu de repos ne puissent venir à bout et j'ai préféré rentrer directement. Le lendemain ça a été une autre histoire, il a bien fallu que je m'explique avec Leandro, la camionnette, fichue, mes bosses et mes bleus... Je lui ai fait le récit de ce qui s'était passé, sans omettre aucun détail, et quand j'en suis arrivé à la dernière partie j'ai vu son visage se vider de ses couleurs, c'était tout à fait comme s'il avait vu un fantôme.

Leandro : Je me souviens encore de l'époque où La Tarasca n'était qu'un veau que rien ne distinguait des autres... Je me demande encore si c'est son agressivité qui l'a rendue plus grande et plus puissante à force de combats, ou si c'est sa taille qui lui a valu de devoir relever des défis incessants, jusqu'à devenir une bête si agressive. Il est vite devenu clair en tout cas qu'on ne

pourrait rien en tirer de bon, aucun des champions de la région n'était prêt à prendre le risque de l'affronter dans l'arène. J'ai conseillé plusieurs fois à Joca de s'en débarrasser, mais pour lui il n'en était pas question. C'était une question de prestige, et même, d'honneur en ce qui le concernait. On ne prenait pas ce genre de choses à la légère, à l'époque.

Sonia : Depuis que j'étais toute petite, depuis qu'il était mort en fait, on nous avait abreuvés João et moi de tant d'histoires sur les exploits de mon père, que j'en étais presque venue à le percevoir comme un héros de fiction davantage que comme un homme de chair et de sang. Mais, pour tout ce qui touchait aux circonstances de sa mort et à la Tarasca, la règle d'or – qu'on nous avait faite comprendre dès que nous avions été en âge de poser des questions – était le silence absolu, le silence du tombeau. C'est sur ce mystère oppressant que la mésaventure d'Artie, et le récit qui en a découlé, ont fait se lever un coin du voile.

Leandro : Entre tous, Joca était le seul qui avait le cran d'aller dans l'enclos avec La Tarasca pour faire quelques passes de courses d'esquives. Ceux qui, comme moi, en ont été témoins restaient tous sidérés, et un certain nombre lui ont même conseillé de combattre lui-même dans l'arène. Mais de cela non plus il ne voulait pas entendre parler bien sûr, il aurait eu l'impression de se rabaisser – et de rabaisser la Tarasca, par la même occasion. Et puis, est arrivée cette funeste soirée. C'était en hiver ; à peu près à cette époque de l'année, d'ailleurs.

Sonia : Comme si une digue s'était rompue, chacun des anciens nous a pris à part pour nous confesser un détail ou un point qui l'avait marqué, Leandro, les tantes, tous, à l'exception de grand-père. Alors, même si nous ne prêtions qu'à moitié attention à son histoire, nous n'en avons pas moins conçu une vive sympathie à l'égard d'Artie, lui qui avait contribué à sa façon à réparer cette injustice ancienne et à nous restituer un peu du souvenir de papa.

Leandro : Faut-il vraiment que je fasse le récit de ce qui s'est passé alors ? Oui, malheureusement, je vois bien qu'il le faut… Joca était entré dans l'enclos, justement la Tarasca s'était blessée au sabot un peu plus tôt ce jour-là et il voulait s'assurer que la plaie n'était pas infectée. Moi j'étais à l'extérieur, je ne

me souviens plus très bien de ce que je faisais. Joca s'est agenouillé devant la bête pour y voir plus près – jamais il n'aurait dû se trouver là seul, sans personne pour veiller sur ses arrières, qu'ai-je fait en ne le suivant pas ? – et pendant un moment la Tarasca a paru se tenir tranquille. Mais tout d'un coup, comme si elle avait muri de longue date son méfait, elle a basculé son énorme tête en avant et a embroché ce pauvre Joca. La corne a transpercé son tympan et est ressortie par l'orbite de son œil droit, en levant la tête j'ai eu le temps de le voir le tenir entre ses mains au moment où il roulait à terre. Joca n'a pas eu le temps de crier, une fois qu'il a été au sol la Tarasca s'est mise à le piétiner, pas qu'une fois mais de nombreuses fois, je ne distinguais plus le corps brisé de mon ami qui s'enfonçait dans la boue et celle-ci avait pris une teinte ocre, comme si elle prenait part elle aussi à cette mise à mort. Et moi ? J'étais comme pétrifié, je n'ai rien fait pour venir en aide à Joca... Je n'ai rien fait, même quand la Tarasca a chargé la barrière et l'a jeté à terre. Elle est passée tout près de moi et je ne parvenais toujours pas à faire le moindre mouvement, ce n'est qu'après qu'elle a disparu que j'ai fini par aller au secours de Joca, mais il était trop tard alors bien entendu.

Cava : Il y a une histoire que João m'a racontée, et qui s'est passée quelques années après ça. Un jour que Leandro était parti tout seul à la chasse, il est tombé nez à nez avec la Tarasca. C'est pas donné à tout le monde, quand même, d'avoir une chance comme ça de se racheter de sa lâcheté ! Bref, il a eu le temps de bien la voir, non pas qu'il soit possible de se tromper avec un pareil monstre, son pelage roux, sa taille énorme, et la corne qu'elle s'était fendue ce fameux jour en renversant la barrière... Bon, notez bien que je ne dis pas qu'il aurait pu la tuer d'un seul coup de son fusil ! Mais quand même, il n'a rien essayé, il n'a même pas fait mine de la mettre en joue alors qu'elle était là, sous son nez... Un lâche pareil, c'est pas étonnant que João ne puisse plus supporter de le voir.

Leandro : Cette histoire est parfaitement véridique. C'est moi qui 'ai racontée à João, il devait avoir douze ou treize ans à l'époque.

Marin : Maintenant que l'endroit où se trouvait Artie était connu de tous, il ne me restait plus qu'à trouver un moyen de découvrir à quoi il occupait ses journées. C'est que, j'avais toujours qui me trottaient dans un coin de la tête les révélations que Fiodor m'avait faites à son sujet, et je ne parvenais plus à me consacrer pleinement à mes recherches sans me demander où en étaient les siennes, quelles qu'elles puissent être. Je l'imaginais mal revenir au Coin du Bois, après ce qui s'était passé la fois précédente ; il allait donc me falloir faire preuve d'astuce, et de patience, si je voulais m'approcher assez pour pouvoir le sonder.

Diogo : J'ai été très surpris par la requête de Marin, au départ. Je connais un peu le folklore des manadiers, mais j'ai jugé que c'était un matériau bien sommaire pour ses recherches, et éminemment moins prometteur que la variété ethno-technologique à laquelle il avait consacré ses travaux jusqu'alors. Mais il se trouve qu'une de mes connaissances passe pour une sommité au sujet de ce type de mythologie rurale, alors j'ai accepté de les mettre en contact.

Jossok : Ce ne sont pas tant les traditions des gardians qui sont fascinantes, que le fait qu'elles aient été si délibérément et si manifestement construites de toutes pièces, si l'on peut dire. Un peu comme ces édifices que nous arpentons en leur conférant par méconnaissance le prestige d'un passé millénaire, alors même qu'ils ont été rebâtis tant et tant de fois au cours de leur histoire que la version moderne qu'il nous est donné de voir ne recèle plus de ce passé qu'un fantasme, remodelé au gré de l'imagination d'architectes romantiques et de mécènes pris au piège de leurs illusions de grandeur.

Cava : C'est João qui voulait intégrer Artie à la bande… On avait beau ne pas être emballés, le Boa et moi, ça n'a pas pesé lourd au moment de décider. C'est comme ça avec la Onça, mieux vaut pas se mettre en tête de le contredire ouvertement, la plupart de ceux qui s'y sont essayés ont été récompensés par une belle raclée.

Sonia : Cela faisait bientôt trois mois qu'Artie travaillait pour la famille, et deux semaines depuis son altercation avec la Tarasca ; c'était plus que suffisant pour

que je comprenne que si je voulais que quelque chose se produise, j'allais devoir prendre les devants.

Cava : Environ deux semaines après avoir tant fait parler de lui suite à son coup d'éclat, l'occasion s'est présentée de mettre Artie à l'épreuve. Une trentaine de bêtes s'étaient dispersées dans les collines qui bordent le hameau aux Chardons, et on a monté une petite expédition pour les retrouver.

Jossok : En ce qui concerne les gardians, il faut bien avoir à l'esprit que la région était en grande partie déserte jusqu'à cent ou cent cinquante ans en arrière : c'était un marais, en proie aux nuées de moustiques et à leurs cortèges de fièvres et aux crues régulières du fleuve tout proche, et aucune implantation de population ne s'y était révélée durable. Des familles qui tiennent les principales manades de la région, les patronymes et le patois trahissent le statut d'immigrés, arrivés avec les premières lueurs du siècle et installés dans cette zone que personne ne s'était donné la peine de revendiquer jusqu'alors.

Artie : A quelques jours d'intervalle, João est venu me voir, puis Sonia. C'était me faire beaucoup d'honneur, je n'avais jamais vraiment eu l'occasion de parler avec l'un ou l'autre jusque-là, et je comprenais que ma récente entrevue avec la Tarasca, s'il s'était bien agit d'elle comme tous ceux que je croisais à la manade semblaient le penser, n'y était pas étrangère.

Jossok : En fait d'éleveurs, les nouveaux venus se sont révélés pour certains d'entre eux au moins de formidables entrepreneurs, encourageant et même supervisant les grands travaux d'assainissement qui s'accompagnaient d'une augmentation exponentielle de la valeur du foncier, morcelant les parcelles avant de les monnayer aux salins, abandonnant à la deuxième génération le loisir de se passionner pour les chevaux et les courses taurines d'où ont émergé, à défaut d'un modèle d'élevage économiquement viable, en ensemble de coutumes dont le charme d'opérette a couronné la région d'un attrait touristique non démenti depuis.

Artie : En ce qui concerne João, je dois dire qu'il ne s'est pas éternisé, en fait il ne s'est même pas donné la peine de descendre de cheval, il est resté dehors sous la bruine, fidèle à l'image taciturne que l'on peut se faire d'un homme qui

s'est choisi pareille vie. Il m'a demandé si j'acceptais de me joindre à la partie dont il allait prendre la tête le surlendemain, rien de trop sérieux à l'écouter, l'affaire de deux ou trois jours tout au plus, il aurait un cheval pour moi et bien sûr j'ai dit oui, quel choix avais-je en vérité, les termes du contrat étaient limpides sans qu'il soit nécessaire de les stipuler à voix haute, refuser c'était renoncer à la vie à la manade et reprendre ma route, et puis j'étais curieux. Ce n'est qu'après qu'il soit parti que Leandro est sorti de la maison pour voir ce qu'il se passait, comme s'il avait quelque commerce à mener à l'intérieur si urgent qu'il ne puisse s'interrompre pour saluer le petit fils de son patron, mais je ne lui en voulais pas pour autant, ce qu'il y avait entre ces deux-là dépassait de loin ma sagacité, mais je devinais malgré tout que c'était du vilain.

Leandro : Ce n'était pas surprenant qu'Artie trouve flatteur l'intérêt que lui portaient João et Sonia ; quant à moi, je n'en tirais aucune satisfaction. Ne vous y trompez pas, ce n'était pas la jalousie qui m'animait, mais la crainte que j'avais à le voir s'empêtrer toujours plus profondément dans cette toile, dont je pressentais qu'il ne pourrait ressortir indemne.

Artie : La visite de Sonia s'est passée bien différemment. Elle est venue un soir pour nous amener un gâteau à Leandro et à moi, nous avons discuté un moment comme si nous étions de vieux amis, encore que pas tout à fait, Leandro était plus bourru encore qu'à son habitude et je me suis demandé s'il l'avait prise en grippe elle aussi, et si ses rebuffades à peine masquées allaient la décourager de rester. Au lieu de quoi elle m'a proposé d'aller nous promener... J'ai bien vite compris que ce n'était un prétexte malgré tout, car après quelque minutes à peine nous avons repris le chemin de la maison. Nous ne nous y sommes pas arrêtés pourtant, nous avons continué jusqu'à la grange attenante. Je ne disais pas un mot. Au fond, dissimulé aux regards indiscrets par deux grandes balles de foin, il y avait un coin aménagé avec une lampe à pétrole qu'elle a allumé et une couverture qu'elle a déplié et étendue par terre. Elle m'a demandé de me déshabiller et je me suis exécuté, toujours sans rien dire. Je suis resté parfaitement immobile, comme si le froid n'avait pas d'effet sur moi pendant qu'elle me jaugeait du regard, je dis jauger mais je pourrais dire autre chose car je n'avais aucune idée de ce que pouvaient être ses pensées à cet instant précis, ni de ce qui a pu la décider, après un moment, à

me faire m'asseoir. Je ne disais toujours rien, et je n'ai rien dit non plus même quand elle a ôté ses bottes avec un geste rapide avant de faire glisser sa culotte de sous sa jupe, tout aussi rapidement. Elle s'est assise sur moi. Je ne disais rien et je n'osais pas bouger non plus et après être restée immobile ses yeux toujours rivés sur les miens elle s'est mise à monter et à descendre en prenant appui sur mes cuisses. Cela a duré quelques minutes et sans m'en rendre compte je me suis mis à accompagner ses mouvements. Je n'avais plus du tout froid. Après, elle s'est relevée – je ne crois pas qu'elle avait joui, mais je ne suis pas sûr du contraire non plus – et elle m'a fait me rhabiller. Je ne disais toujours pas un mot, même si je n'étais plus aussi certain que le silence était toujours de rigueur. Elle m'a raccompagné jusqu'à la maison de Leandro mais elle n'est pas rentrée, au lieu de ça elle m'a laissé sur le pas de la porte, mais seulement après m'avoir mis sa culotte dans la main, et aussi, elle m'a dit, A bientôt.

Sonia : Cette première fois avec Artie a été pas mal, mais ce n'est que plus tard, lorsqu'il a tout à fait cessé de me craindre, que ça s'est révélé aussi bon que je l'avais espéré.

Artie : Et le lendemain, je suis parti à l'aventure, avec João et ses compagnons.

Cava : On est partis au petit matin : la Onça, le Poète, le Boa, moi, et Artie. Et une bouteille d'aguardente dans nos fontes à chacun, pour nous donner du cœur à l'ouvrage. Le printemps était en avance cette année-là, et les arbres étaient déjà en fleurs pour la plupart ; mais de si bonne heure l'air était quand même vif, et j'étais bien content d'avoir mon veston de cuir doublé pour me tenir au chaud.

Artie : Le sentiment d'exaltation qui emplissait mes poumons à chaque inspiration me faisait oublier les craintes que j'avais eues en me levant dans l'aube froide. Le ciel était si clair que j'imaginais pouvoir voir la mer au loin, là où la lumière la plus pure ourlait la ligne d'horizon. Dissimulée à nos yeux par les nuages de fleurs blanches et roses qui coiffaient les branches des arbres où il avait trouvé refuge, un couple de merles lançait ses joyeux trilles pour accompagner notre départ. Les femmes de la manade étaient venues à notre rencontre elles aussi, les vieilles aux visages secs mais dont les yeux n'en étaient pas moins emplis de fierté, les jeunes belles ou laides mais

uniformément amoureuses, et Sonia, qui a posé ses yeux sur moi une fois ou deux.

Jossok : Cette mythologie des grands espaces n'a rien d'unique, vraiment. Sous sa forme la plus élémentaire, celle d'une chevauchée à bride abattue à travers une plaine sans fin, elle a conquis les salles de cinéma du monde entier sur des ailes de celluloïd, et a inspiré aux gardians le chapeau à large bord dont ils se coiffent lors des fêtes votives.

Artie : Ce qui m'a surpris c'est que sitôt après notre départ João a fait obliquer les chevaux en direction de l'Est, pratiquement à l'opposé du hameau aux Chardons où avaient été aperçues pour la dernière fois les bêtes portées manquantes. Je comprenais bien qu'il ne me revenait pas de remettre en question le commandement de notre expédition ; et bien que je pressentais qu'il y avait davantage à dire de l'ordre du jour de notre mission que ce qui m'en avait été communiqué, j'avais trop fort à faire de me faire obéir de ma monture pour avoir le luxe d'y penser beaucoup.

Cava : Le bétail pouvait bien attendre ! Il y avait d'autres choses au menu avant ça. Même si je n'aimais pas beaucoup Artie, il fallait venger l'affront de la correction qu'il avait subie, si l'occasion nous en était donnée ; et plus important, il nous fallait nous lancer à la poursuite de notre vieille ennemie la Tarasca maintenant qu'elle était de retour, si nous voulions nous montrer à la hauteur de notre titre de gardians.

Jossok : Jusqu'au nom de Gardian lui-même qui ne soit contrefait, en dépit des apparences. Loin de se rapporter à leur rôle de bouviers, c'est une réfection nostalgique du fameux « fleuve aux canards » qui parcourt la lointaine contrée d'où ils ont émigré.

Artie : Le premier jour, nous avons suivi une large boucle vers le nord et puis vers l'Ouest enfin, l'Ouest, qui nous était destiné depuis le début. Nous avons laissé à bonne distance les ultimes lotissements de Pasalacqua, puis coupé à travers la prairie qui s'étend jusqu'à la manade Mautempo. Au-delà, le terrain est devenu plus sablonneux, notre progression a ralenti et plus d'une fois nous avons dû mettre pied à terre pour guider nos chevaux.

Cava : João s'est mis en tête que la Tarasca est une sorte de mauvais esprit, qui peut flotter au-dessus des marécages pour échapper à ses poursuivants, ce genre de superstition de bonne femme... Impossible de l'en faire démordre, alors, évidemment, il a fallu aller vérifier par nous-mêmes. Une belle perte de temps, si vous voulez mon avis !

Artie : Le soir venu, nous étions fatigués, et crasseux, et l'ambiance au campement était si maussade que les premières lampées d'aguardente n'ont rien fait que de l'envenimer encore. Il y a eu quelques messes basses, auxquelles je n'ai pas été convié, puis chacun a avalé en silence une gamelle de feijoada avant de s'enrouler dans son sac de couchage, avec l'espoir que la journée du lendemain serait meilleure. La mer était si proche qu'on pouvait entendre le bruit des vagues nous bercer, et lorsqu'un brouillard épais s'est levé nous avons tous été bien vite trempés, et transis de froids. Je me suis réveillé quelque fois dans la nuit, en entendant mon cheval hennir au loin ; mais au matin, je n'étais plus très sûr que ça n'avait pas été dans un rêve.

Cava : Dès le lendemain, notre chance a tourné...

Artie : ... Mais, pas dans le sens où je l'avais espéré !

Cava : Nous avons dépassé le Racou, et la pinède qui s'étend au-delà, et c'est là que nous l'avons trouvé.

Artie : La brume s'était dispersée sitôt après l'aube, et la journée promettait d'être aussi lumineuse que la précédente. Alignés au sommet d'une butte les uns contre les autres, nous réchauffant au soleil en faisant circuler entre nous un thermos de café brûlant, nous contemplions la prairie qui s'étendait en contrebas. Tout semblait calme, encore plongé dans le demi-sommeil du petit jour ; il n'y avait pas de signe en vue des bêtes à la poursuite desquelles nous nous étions lancés, mais à ceci près les choses n'auraient pas pu mieux se présenter. Le Poète s'est mis à chanter une chanson dont je ne comprenais pas les paroles, mais à entendre les rires de mes compagnons je devinais qu'elles devaient être grivoises, et lorsque mon tour fut venu j'entonnais moi aussi le refrain avec eux, du mieux que je le pouvais. Et puis, d'une voix chargée de la même excitation qui nous avait tous gagnés, Cava a désigné un point dans le

lointain. Je n'ai pas compris tout de suite ce qu'il avait vu, mais oui, j'ai fini par la voir moi aussi, la silhouette minuscule de quelqu'un – homme ? Femme ? Impossible de dire à cette distance, et avec le contrejour matinal qui nous aveuglait – qui se tenait près d'une cabane en ruine.

Cava : Un graffeur ! Pas de doute possible ! Il n'y a bien qu'un graffeur pour aller aussi loin en rase campagne et à une heure pareille, pour y taguer un casot. Quelle aubaine pour nous !

Jossok : Bien évidemment, il ne faut pas sous-estimer la façon dont la violence joue un rôle moteur dans la transmission intergénérationnelle de ces traditions, quel que soit leur degré d'authenticité, en ce qu'elles deviennent le réceptacle ritualisé du trop-plein d'agressivité des hommes jeunes en particulier.

Marin : Jossok m'a parlé de tout ça, et il ne m'a pas fallu longtemps pour me faire un avis sur la question. Appelez ça comme vous voulez, mais à mes yeux c'est du fichu conformisme, rien d'autre ! Il y a bien un vernis de transgression, mais en fin de compte c'est une succession de passages obligés à laquelle est soumise chaque nouvelle génération. Pas étonnant que le courant ne passe pas avec les iconoclastes qui fréquentent le Coin du Bois !

Cava : C'est comme une guerre de territoire entre eux et nous, vous devez savoir… Les casots y jouent le rôle de fortins, pris et repris sans fin à l'ennemi. La plupart sont abandonnés, et les graffeurs voyagent de loin pour y poser leur marque. C'est pas très souvent qu'on a l'occasion d'en prendre un sur le fait, vous vous imaginez bien !

Artie : A partir de là, les choses ont dégénéré à une vitesse vertigineuse. Le Boa a tiré de son paquetage un fusil, peut-être l'avait-il amené précisément dans ce but en premier lieu, bref, il était trop tard pour se perdre en conjectures, il a mis en joue et presque aussitôt il a fait feu.

Cava : Bang !

Artie : Distinctement malgré la distance nous avons vu un épais nuage rouge sang s'élever au moment précis où la silhouette s'effondrait, rien qu'à vous en

parler j'en ai des palpitations mais sur le moment tout a été si vite, déjà les autres avaient lancé leurs montures au galop, et moi à leur suite.

Cava : En explosant, la bombe de peinture avait laissé sur le mur comme un pochoir où se découpait en négatif la silhouette du graffeur. Il n'avait pas dû être blessé, ou pas très gravement, car il n'y avait plus de trace de lui lorsque nous sommes arrivés sur place moins de trente secondes plus tard.

Artie : J'ai été soulagé de voir que ce n'était que de la peinture en définitive, mais tout aussi vite mon cœur a de nouveau défailli, le mur à demi-effondré était couvert de tags et j'en ai repéré deux que je ne connaissais que trop bien, l'un, le smiley qui ornait la basse de Marlon, et l'autre, un poussin stylisé qui était reproduit sur la pochette de plusieurs albums de HalfWhool Hill. Se pouvait-il qu'un de mes amis se trouve là, à ramper au milieu des broussailles ?

Cava : On s'est tous mis à sa recherche, et je dois bien reconnaître qu'Artie n'a pas mis moins de cœur à l'ouvrage qu'aucun des autres, bien au contraire.

Artie : Il y avait une sorte de petit fossé qui courait derrière la maison, et c'était là la cachette la plus évidente, vers laquelle l'instinct nous a poussés à concentrer nos efforts. Quant à moi j'avais le cerveau qui moulinait à cent à l'heure, et une pensée qui me revenait en boucle, qui qu'il puisse être il fallait que je trouve ce pauvre bougre avant mes compagnons, car sinon, qui sait ce qui allait se passer ?

Cava : Artie a continué de chercher bien après qu'on ait renoncé… Sûrement qu'il avait envie de rendre la monnaie de leur pièce à ceux qui l'avaient esquinté, le gars !

Marko : Allongé dans les herbes hautes, j'ai entendu un bruit, tout près, et j'ai bien cru que ma dernière heure était arrivée cette fois…

Artie : Marko, c'est toi ?

Marko : …Artie ? Mais qu'est-ce que tu fais là ?

Artie : C'est une longue histoire, elle devra attendre une autre fois, ce qui importe dans l'immédiat c'est que je suis là pour t'aider.

Marko : J'avais pu me glisser par une sorte de soupirail à la base du mur du casot, dans une cavité envahie par les herbes folles et qui était juste assez grande pour que je m'y contorsionne. Une chance que ce soit Artie qui m'ait trouvé le premier !

Artie : Je me suis assuré que Marko n'avait rien de grave, j'étais si tendu que j'osais à peine regarder par-dessus mon épaule pour voir ce que les autres faisaient. J'ai juste eu le temps de repousser devant lui les branches du mieux que je le pouvais pour dissimuler sa présence, quand ils sont revenus.

Marko : Artie m'a dit qu'une fois lui et sa bande partis il me faudrait marcher dans la direction d'où ils étaient venus, et qu'après avoir longé une pinède je finirais par arriver à quelques cabanes de pêcheurs où je pourrais demander de l'aide.

Artie : Après m'être éloigné d'un air que j'espérais le plus naturel possible, j'ai pensé que pour faire bonne mesure il valait mieux continuer de chercher, et tant qu'à faire, dans la direction opposée à la cache de Marko. Mais je n'ai pas eu à jouer longtemps la comédie en fin de compte, car mes compagnons ont trouvé une nouvelle source de distraction qui leur a bien vite fait oublier leur déception.

Cava : Le graffeur devait être un peu sorcier pour nous avoir échappé comme ça… Quand même, on n'a pas fini bredouilles, il avait laissé derrière lui un sac de bombes de peinture et le vélo avec lequel il était venu.

Artie : Avec des pierres et des bâtons ils se sont mis à démolir les affaires de Marko, et en voyant le cadre de son vélo tout tordu et ses roues voilées je me suis dit que j'avais déjà vu quelque chose du même goût auparavant.

Marko : Un bon vélo, oui, et ils l'ont réduit en miettes ! Et tout mon stock de peintures. Après ça, il n'était pas question de laisser les gardians s'en tirer à si bon compte. J'ai suivi les consignes d'Artie et sitôt rentré, j'ai appelé quelques copains pour qu'on leur prépare une revanche à notre façon.

Artie : Après ce malencontreux épisode, il ne restait plus grand-chose chez moi de l'enthousiasme qu'avait pu faire naître cette expédition. De ce qui s'est

passé ensuite je ne garde presque pas de souvenirs d'ailleurs, à l'exception notable d'un point sur lequel je vais revenir dans un instant, si vous voulez bien. Nous avons pris droit sur le hameau aux Chardons comme nous aurions dû le faire dès le départ, et de là, réunir les bêtes dispersées n'a été qu'une formalité pour João et ses compagnons. Je dois bien dire que leurs exploits à cheval ne parvenaient plus à m'inspirer la même admiration, maintenant que j'avais été le témoin de la méchanceté dont ils étaient capables. Mon rôle se limitait à quelques menus services dont je m'acquittais sans zèle ni talent particulier, et rien qu'à voir la façon qu'ils avaient de me regarder je pouvais deviner que de leur côté aussi l'attrait de la nouveauté s'était estompé, je n'étais qu'un acolyte sans expérience dont ils n'avaient pas l'utilité. Nous avons campé à la belle étoile ce soir là encore, et c'est là, contre toute attente, que João ma pris à part pour discuter avec lui.

João : Le soir, c'était le deuxième soir, je lui ai demandé : maintenant que tu as vu de quoi est faite notre vie de gardians, qu'est-ce que tu en penses ? Il n'a pas répondu tout de suite. Après un moment, il a dit : Nous avons tous nos problèmes, pas vrai ? J'ai cru qu'il allait en rester là, quelle drôle de réponse, mais non, après un nouveau silence il a fini par ajouter : Voici ce que tu devrais faire, à mon avis : partir, loin d'ici, tant que c'est encore possible ; laisser à ta sœur le soin de gérer la manade ; aller à la recherche de ta mère, pour lui montrer quel cavalier tu es devenu ; et, lorsque tu la retrouveras, lui accorder ton pardon.

Artie : Je ne sais plus très bien pourquoi j'ai dit tout ça, mais à ceci près je me rappelle de tout dans les moindres détails. Son regard, surtout, pendant que je lui parlais. Je m'attendais à moitié à ce qu'il me donne un coup de poing, je suis sûr qu'il y a pensé lui aussi, et d'une certaine façon, je ne l'aurais pas volé. Au lieu de quoi, il est reparti de son côté, et moi du mien. Mais, c'était un bon conseil, je pense, ou du moins, les choses seraient allées moins mal par la suite s'il l'avait suivi.

Artie : Les aéroports m'ont toujours fait cette drôle d'impression, je dis 'toujours' mais n'allez pas imaginer que je sois le genre de personne à les arpenter très régulièrement, c'est juste une façon de parler, enfin, ce n'est pas vraiment un sentiment de malaise, on pourrait plutôt le décrire comme un vertige né du décalage manifeste entre leurs dimensions propres et les miennes, et de l'anonymat total qui en découle. C'est-à-dire : beaucoup plus encore que les gares, ce sont des constructions dont la conception ne semble avoir intégré la possibilité d'une occupation humaine qu'à un stade avancé, en tant que retombée ornementale d'une fonction première plus élevée. Nous nous y laissons transborder sur des tapis roulants sans fin vers des salles pour ainsi dire coupées de tout, où nous nous entassons dans l'attente d'un appel qui bien sûr ne semble jamais venir ; nous prenons des navettes qui nous déplacent d'un endroit à un autre, parfaitement identique à celui que nous venons de quitter ; pour chaque galerie commerciale dépourvue de personnalité que nous arpentons, nous décelons à la dérobée les locaux techniques où se tapit la titanesque machinerie où bat le cœur authentique de l'installation ; bref, dans le désert du ciel, ils sont les oasis où viennent s'abreuver les avions, et pour notre part, nous sommes de simples grains de sable que le vent accumule dans les recoins du caravansérail.

Marin : Après le désastre de la fête des œillets, ça n'a pas été difficile de convaincre Artie de m'accompagner au congrès. L'argent n'était pas un souci, même en s'y prenant à la dernière minute j'avais largement de quoi lui payer son billet et une chambre une fois sur place. Et je tenais enfin ma chance d'en découvrir plus sur ses véritables objectifs, et l'avancement de ses projets.

Sonia : La façon qu'a eue Artie de littéralement s'envoler dans la semaine qui a suivi l'émeute m'a contrariée, et pas seulement parce qu'il aurait pu m'aider à canaliser l'humeur exécrable de João. Il a peut-être pensé qu'il était plus prudent pour lui de se faire discret pendant quelque temps, eut égard à son ancienne allégeance envers nos ennemis désignés. Mais cela s'est révélé être un mauvais calcul, sa soudaine disparition n'a fait qu'exacerber les soupçons à son égard, et par rebond, au mien.

Marin : Nous avons atterri le lundi soir, et un taxi nous a conduits à l'hôtel en nous faisant passer par la route panoramique qui longe le bord de mer. J'étais déjà venu là deux ans plus tôt. Nous avions raté le discours inaugural, et les premières sessions de conférences, mais il nous restait encore quatre jours pour nous rattraper.

Artie : La plupart des congressistes étaient descendus comme nous dans le grand hôtel dont les salles de réunion au rez-de-chaussée étaient réservées à notre usage pour la semaine. Dès le premier soir, Marin a insisté pour que nous nous joignions à un groupe d'entre eux, qui mangeaient en terrasse.

Le Duke : Jour un, souper. Tataki de thon – Guacamole – Croquants de légumes – crème brulée – Thé, café, petits biscuits.

Marin : A table, nous avons rejoint quelques têtes connues : Higuain, le Duke, Jossok, avec qui je venais d'entamer une correspondance nourrie à cette époque, et d'autres encore que je ne connaissais pas. Je pensais que Diogo serait là lui aussi, mais en fin de compte j'ai appris qu'un empêchement de dernière minute l'avait retenu, et qu'il ne pourrait pas se joindre à nous.

Higuain : J'ai toujours grand plaisir à retrouver mes vieux compagnons, mais ma joie n'en est pas moins grande lorsque de nouveaux venus font leur apparition. Surtout s'il s'agit de jeunes gens, rayonnants d'optimisme et de motivation.

Artie : Il m'a fallu quelques minutes pour me rappeler où j'avais déjà vu Higuain, je veux dire, il s'était passé tant de choses depuis notre première rencontre ce fameux soir dans le train ! Lui et ses camarades étaient très amicaux quoi qu'il en soit, même s'ils semblaient beaucoup plus intéressés de me faire parler de ma vie que de me décrire la leur, à commencer par ce qui les avait réunis pour ce congrès.

Marin : La catastrophe n'est pas passée loin lorsqu'Artie s'est mis à parler de la manade, j'ai tout de suite remarqué la lueur d'intérêt qui s'allumait dans le regard de Jossok. Il aurait suffi qu'il mentionne nos échanges sur le sujet et j'aurais perdu aussitôt la confiance d'Artie, qui m'était si précieuse pour

pouvoir le sonder. Heureusement pour moi, il n'en a rien fait, et nous avons passé une agréable soirée.

Jossok : En faisant la connaissance d'Artie, et en l'écoutant parler de son adoption parmi les gardians, cela a apporté un tout nouvel éclairage aux questions que Marin m'avaient posées sur le sujet au cours des semaines précédentes. Tout à coup je n'étais plus seulement en train de raconter une histoire au sujet des gardians, mais j'y prenais une part active, quoique modeste. A les observer tous les deux à table, si semblables et en même temps si différents, je ne pouvais m'empêcher de me demander quelle en serait l'issue. J'ai prétexté la fatigue consécutive au voyage pour regagner ma chambre, et j'ai allumé mon ordinateur pour y consulter le e-king.

Artie : Est-ce que je vous ai parlé de l'hôtel ?

Higuain : Je descends à cet hôtel à chaque fois que je suis de passage en ville. C'est un grand bâtiment, comme tous ceux qui donnent sur le front de mer ; l'air marin l'a doté d'une patine jugée sans doute déplaisante par de nombreux touristes, mais qui en fait tout le sel à mes yeux, si vous me passez l'expression. La façon dont sa façade s'avance par degrés vers la plage dit tout d'une époque moins tourmentée, sûre de son fait, plaçant une foi inébranlable dans le progrès technique et le projet d'une société bienheureuse de loisirs de masse. La cité radieuse s'est révélée bien sûr n'être par bien des côtés qu'un mirage, mais même s'il nous faut continuer notre route en quête d'un autre éden, cela ne doit pas nous en empêcher d'en conserver le précieux souvenir.

Artie : L'extérieur, passe encore... Le pire, c'est une fois dedans, il doit y avoir une vingtaine d'étages superposés de couloirs plongés dans la pénombre, moquette noire et murs anthracite, c'est simple, impossible d'échapper au sentiment confus d'être une fourmi arpentant des galeries souterraines, un termite, plus d'une fois je me suis dit à force de tourner en rond sans fin en quête de ma chambre que je pourrais tout aussi bien tomber d'inanition et mourir dans ce dédale oppressant, et qu'alors on ne retrouverais mon corps desséché qu'au bout de longues années d'une futile attente.

Jossok : Le e-king est un logiciel de voyance open-source que Knudsen et moi avons développé avec quelques autres, il y a une quinzaine d'années. C'est le seul élément de son héritage dont il a tenu à garder les droits de propriété lorsqu'il a vendu ses parts chez VIZION, et de nouvelles fonctionnalités continuent d'y être apportées régulièrement. Même si les membres du comité de direction de VIZION ne pourront jamais le comprendre, la véritable raison de son succès réside dans le fait que l'accès au code-source du programme assure aux utilisateurs la possibilité de tout modifier, y compris la teneur des prédictions que l'algorithme leur retourne. Cela peut sembler idiot mais, en réalité, c'est en entendant leurs souhaits les plus intimes formulés à voix haute par un tiers que les gens arrivent à faire le tri entre les projets qui leur tiennent vraiment à cœur, et les fantasmes innocents qui n'aspirent qu'à perdurer à ce stade. Malheureusement, dans le cas d'Artie, j'avais beau combiner en tous sens les hexagrammes je n'en retombais pas moins sur la même conclusion, l'histoire dans laquelle il s'était engagé prenait des atours de tragédie. Comme toujours dans un tel cas de figure, le fardeau du savoir pesait sur ma conscience : fallait-il que je le prévienne du danger dans lequel il se trouvait ?

Marin : J'ai dû me lever cette nuit-là, pour fermer la fenêtre par où s'engouffrait le froid nocturne. J'avais la sensation d'émerger d'un sommeil agité, peuplé de rêves menaçants, ou du moins c'est l'impression que j'en conserve, car au réveil le lendemain matin j'en avais oublié tous les détails.

Le Duke : Jour deux, petit déjeuner. Muesli – Jus d'orange – Croissants – Tartines – œufs brouillés – Thé, café.

Artie : Après le petit déjeuner, nous nous sommes engouffrés dans une salle de conférence, où se sont succédés une douzaine d'orateurs. Une heure ou deux a passé et je me demandais de plus en plus ce que j'étais venu faire là, jusqu'à la brochure du programme qui me tombait des mains. Un autre intervenant a entrepris de passer en revue les apparitions surnaturelles selon la classification de Dom Calmet lorsque mon esprit s'est mis à dériver pour de bon, et c'est vers d'autres vampires, dont je venais de croiser la route quelque temps auparavant, qu'il s'est tourné.

Marko : Les vampires des tampons, vous connaissez ? C'était une idée de Cookie de les faire rappliquer, bien sûr...

Gretchen : Par où commencer ? Je n'étais même pas présente sur place, ce jour-là. J'avais plus important à faire, à la maison. Mais voici ce qu'on m'en a raconté : comme chaque année pour la fête des œillets, les gardians de toutes les manades enfilent leurs habits de cérémonie et se réunissent en une longue cavalcade.

Cava : Il y avait dans l'ordre : les Ramiro, les Mau Tempo, les Dinis avec toute leur ribambelle de cousins, les Algor, et de nombreuses familles moins renommées.

Gretchen : Comme toujours avec eux, il y a tout un protocole qui doit être respecté à la lettre, les moins riches partent les premiers, ils chevauchent jusqu'à la propriété des suivants, qui prennent la tête de la troupe, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils soient tous là, et ensuite ils prennent la direction du hameau qui jouxte le Pego do Cobra.

Cava : Ce ne sont que des ruines d'adobe perdues au milieu des broussailles, mais on continue de leur rendre hommage aujourd'hui encore, car c'est là que nos ancêtres se sont installés quand ils sont arrivés dans la région.

Gretchen : Ce qu'ils oublient de dire, c'est que si les hommes n'arrivent pas avant midi tapantes, frais et dispos dans leur tenues d'apparat, se pavanant du haut de leurs chevaux, les femmes, elles ; ont dû se lever à l'aube, et rejoindre les lieux par leurs propres moyens (vieilles autos ou bicyclettes ou même quelquefois à pied) pour préparer le festin. A ce comité d'accueil s'en ajoute un autre, dont la taille ne cesse de gonfler année après année, et que composent les flots de touristes débarqués en car depuis Pasalacqua ou d'autres villes plus éloignées. Mais, cette fois-ci, d'autres invités s'étaient joints aux réjouissances.

Cava : Des tampons ! Ils nous ont jeté des tampons usagés dessus ! Ces rats ! Cachés derrière les murets, et même, au beau milieu de la foule !

Marko : Les touristes n'ont pas compris tout de suite ce qui se passait, ils continuaient de prendre des photos même alors que les gardians menaçaient de foncer à travers l'attroupement.

Gretchen : C'est peu dire que les gardians ont vu rouge, certains d'entre eux ont voulu sortir du hameau pour se mettre à couvert, mais une autre surprise les attendait là...

Marko : J'étais en embuscade avec le deuxième groupe, et lorsqu'ils ont essayé de fuir nous avons vidé sur eux des baquets de sang de porc que nous avions volé aux abattoirs.

Le Chœur des tantes : C'en a été trop pour nous, Ca a été la goutte qui a fait déborder le vase, Mais tais-toi donc veux-tu, Qu'est-ce que nous aurions dû faire, abandonner nos hommes à leur déroute ? Pas question, nous avons riposté, avec des pierres et même avec nos poings puisqu'il le fallait, nous nous sommes jetées sur ces rastaquouères, Une chance pour eux que nous n'ayons pas pensé à nos ustensiles de cuisine, Oui, une chance, il y en a un ou deux qui aurait fini dans le Pego do Cobra sinon, En tout cas les hommes ont dû finir par se reprendre car ils nous ont rejoint et à partir de là ça n'a plus été possible de distinguer sur qui pleuvaient les coups de qui les donnait.

Artie : Heureusement pour moi, je n'étais pas présent quand tout ça s'est passé, je ne sais pas comment les choses se seraient finies pour moi dans le cas contraire.

Sonia : Artie et moi sommes parvenus à nous esquiver, ça n'a pas été une mince affaire. Je crois que c'est à ce moment-là que certaines tantes ont commencé à nous soupçonner sérieusement, mais pour finir nous avons eu la manade pour nous tous seuls pour la journée. Inutile de vous dire que nous avons profité de l'occasion pour nous livrer à une cavalcade selon notre propre goût.

Artie : Nous sommes allés dans les chambres, et dans le cellier. Et sur la grande table de la salle à manger, où étaient servis les repas le dimanche. Dans chaque pièce, plus ou moins. Si je veux être honnête pourtant, je dois bien avouer que Sonia semblait mue, et bien, moins par la passion que par un désir méthodique

d'inventaire. Moi-même, je me suis surpris à penser à João, et même ; oui, à Leandro, alors que j'avais toutes les bonnes raisons de ne penser à rien d'autre qu'à ce qui m'était offert sans contrepartie.

Marin : Si c'était pour entendre ce genre de racontar, j'aurais tout aussi bien pu rester au Coin du Bois, plutôt que de m'être donné la peine d'amener Artie au congrès avec moi. C'était comme s'il avait deviné mes intentions et que jouer les candides était sa façon de les contrecarrer. Je commençais à comprendre que j'allais devoir faire preuve de patience, si je voulais vraiment le percer à jour.

Artie : Deux jours ont passé, et je dois reconnaître que je me désintéressais de plus en plus des sessions de conférences, au point de ne plus y assister du tout. Ce n'est pas que les axes de recherche des participants me semblaient stériles, mais plutôt, j'avais le sentiment que si des réponses à leurs interrogations existaient, c'était au grand air qu'on pourrait les trouver, et pas dans les salles de réception d'un hôtel en bord de plage.

Higuain : Les bonnes idées peuvent se trouver à peu près n'importe où, il suffit d'être attentif. Et d'avoir un peu de chance aussi... C'est peut-être ce qui m'a poussé à accompagner Artie dans ses promenades. Et puis, je dois dire que j'étais intrigué, cette coïncidence de le retrouver comme ça après avoir fait sa connaissance dans le train plusieurs mois auparavant, c'était comme si *une étoile avait brillé dans le ciel de notre rencontre*, comme on dit. Nous sommes allés balader le long du bord de mer. Pour tout dire je n'aimais pas vraiment ça ; marcher dans le sable à mon âge, c'est dur pour les articulations, vous savez... Mais à lui, je n'ai rien dit. Nous n'avons pas beaucoup parlé, d'ailleurs : n'est-ce pas amusant ? Cela ne semblait pas utile. De temps en temps, comme s'il répondait à un appel entendu de lui seul, il m'abandonnait pour plonger dans les vagues. Peut-être était-il mû par le simple plaisir du contact de l'eau ? Mais il y avait quelque chose d'autre, comme s'il espérait retrouver quelque chose, dont il aurait perdu jusqu'au souvenir. Ou peut-être les deux choses n'en étaient qu'une, d'ailleurs ? Quant à moi, je restais à l'attendre, contemplant les nuages comme on compte les moutons. Je me suis surpris à penser que pour la très grande majorité d'entre eux, je parle des nuages, pas

des moutons, je pouvais leur attribuer une forme caractéristique, ici quelques traits d'un visage, là un arbre, un peu plus loin une bête de cauchemar... Ce n'était rien de nouveau, au fond, nous faisons de même avec les rochers, ou les constellations ; mais cette appétence pour la paréidolie, et la quête de sens perpétuelle qu'elle met à jour, m'ont paru un sujet aussi bon qu'un autre pour l'intervention que je devais faire pour le dernier jour du congrès. Lorsque j'ai fait part de cette réflexion au Duke le soir venu, il m'a confié que lui-même avait vu de ses yeux le portrait d'un célèbre chanteur de variété se dessiner sur une tartine de pain grillé. Il l'avait ensuite mangé, avec de la confiture ; mais, pas sans un léger pincement au cœur.

Artie : C'était le jeudi soir ; et alors, quelque chose de tout à fait inattendu s'est produit.

Marin : Traditionnellement, c'est l'avant dernier jour du congrès qu'est organisé le diner de gala. C'un l'un des moments marquants de la semaine, où tout le monde se trouve réuni avant de se disperser à nouveau aux quatre vents dès le lendemain. Mais dans ce cas précis, j'avais bien conscience qu'il s'agissait aussi d'une de mes dernières fenêtres de tir si je voulais vraiment percer Artie à jour.

Le Duke : Jour quatre, diner (le gala) – Brunoise de légumes, souris d'agneau confite au thym, fenouil rôti, concassée de tomates, plateau de fromages, bavarois et sorbet lavande, thé, café.

Artie : Aussi incroyable que ça puisse paraître étant donné tout ce qui s'était dit lors des conférences et autres tables rondes des jours précédents, il semble que certain des participants avaient encore des choses dont ils n'imaginaient pas pouvoir faire l'économie de les partager avec nous, car trois ou quatre discours se sont succédés avant que le repas ne commence. C'est à ce moment-là qu'a eu lieu l'annonce qui m'a complétement pris de court.

Higuain : Keum-Sook nous a fait l'honneur de sa présence, ce qui était ma foi aussi inattendu que bienvenu.

Jossok : Ah, Keum-Sook ! Notre jolie et mystérieuse nymphette !

Artie : l'enquêtrice Lagerlöf est apparue sur l'estrade, tout le monde a paru la reconnaître et une salve d'applaudissements nourrie l'a accueillie, à laquelle je me suis joint presque malgré moi.

Jossok : C'est vrai qu'elle a bien grandi maintenant. L'oisillon a appris à voler de ses propres ailes, dirait-on. Mais pour beaucoup d'entre nous, Keum-Sook demeure encore et toujours l'espiègle mascotte qui ne quittait pas l'ombre de Knudsen Amundin lorsque nous venions nous réunir auprès de lui, en des temps que la nostalgie m'oblige à qualifier de plus heureux.

Artie : L'enquêtrice Lagerlöf a salué l'assistance avec un petit geste de la main, elle paraissait moins intimidée que désireuse d'écourter petit cérémonial, et puis elle s'est dirigée droit vers la table où Marin et moi étions installés, avec quelques autres.

Marin : Attendez une seconde… C'est qui cette nana ?

Higuain : Je me rends compte que les présentations n'ont pas été faites dans les règles, et qu'il règne à présent un certain degré de confusion. Veuillez m'en excuser. Ce nom de Lagerlöf sous lequel vous la connaissez n'est pas celui qu'elle portait à sa naissance, et qui est demeuré inconnu ; il lui vient de la compagne de Knudsen, avec qui ils ont adopté Keum-Sook alors que celle-ci n'était qu'une petite fille, venue de l'autre bout du monde. Keum-Sook a grandi parmi nous, pour ainsi dire. Et puis, elle a suivi ses parents dans leur exil dans le nord lointain, et pendant quelques années nous n'avons plus eu de nouvelles. Jusqu'à ce qu'arrive un beau jour, c'était en automne si je m'en souviens bien, où elle a réapparu comme sur les ailes d'un vol d'oiseaux migrateurs en quête d'un peu de soleil et de chaleur. Elle avait déjà rejoint les forces de l'ordre à ce moment-là, mais de toutes les fois où je l'ai vue ensuite, je n'ai jamais pu me résoudre à l'appeler enquêtrice.

L'enquêtrice Lagerlöf [Keum-Sook] : J'avais eu bon espoir en me rendant au gala d'y croiser Marin Vandest, dont je savais qu'il gravitait dans les mêmes cercles académiques où j'avais passé une partie de mon enfance. Je comptais mettre cette opportunité à profit pour en apprendre plus sur lui, et sur le rôle qu'il avait pu tenir dans le sabotage de la raffinerie lors de la nuit de Noël. Je

ne m'attendais pas du tout par contre à croiser la route d'Artie, ce jeune garçon que je venais de secourir de l'attaque d'un taureau sauvage quelques semaines plus tôt.

Marin : Sitôt après qu'elle nous a rejoints, l'enquêtrice quel-que-soit-son-nom a pris le contrôle des opérations. Nous étions huit à table en tout, mais rien qu'à la vitesse avec laquelle elle remplissait nos verres de vins à Artie et à moi, il ne faisait pas de doute que c'était sur nous qu'elle avait jeté son dévolu. Même si je n'étais pas très sûr de comprendre son manège, je n'avais pas non plus de raison de m'en plaindre ; il fallait juste que j'évite qu'il n'interfère avec mes propres plans au sujet d'Artie.

Keum-Sook : Ça fait longtemps que vous faites partie de l'association ? Je ne me rappelle pas vous y avoir vus.

Artie : Oh, je ne fais qu'accompagner Mar-

Marin : Deux ans. Je travaille avec le professeur Tsetskhli.

Keum-Sook : Diogo ? Comme c'est… Intéressant. Il doit être devenu sentimental, avec l'âge. Il n'aurait jamais laissé un de ses étudiants s'échapper de son atelier pour se mêler à un rassemblement aussi trivial, autrefois.

Marin : C'est que, je ne travaille pas à son atelier. Je suis consultant spécial chez VIZION. Vous connaissez, j'imagine ?

Keum-Sook : Il m'est arrivé de remplacer mon père à l'occasion de certains comités de direction, oui.

Artie : Quand elle a eu dit ça, il y a eu un silence si glacial qu'il aurait aussi bien pu s'éterniser jusqu'au fromage. Je voyais bien Marin qui m'adressait des regards en coin dans l'espoir que je trouve un moyen de l'aider à reprendre pied, mais rien ne me venait.

Keum-Sook : Et vous ?

Artie : Moi ?

Keum-Sook : Oui, vous… Vous n'avez pas amené de taureau avec vous cette fois, au moins ?

Artie : Euh, ça, non, comme vous pouvez le voir. Il y a toutes sortes de choses qu'on peut être amené à faire pour impressionner une jolie fille, mais à mon avis, ça ne vaut rien de s'y reprendre à deux fois.

Keum-Sook : Laissez-moi donc résumer : Vous êtes donc manadier, amateur de musique alternative, et ami des lettres quand l'occasion se présente. Sans oublier un joli cœur, à ce qu'il semble. Vous ne craignez pas l'éparpillement ?

Marin ; C'est vrai ça, si tu nous disais un peu ce que tu mijotes ?

Artie : Et bien, après avoir assisté à une partie des exposés cette semaine, je crois pouvoir dire, enfin, j'espère que vous ne me trouverez pas trop pédant en disant ça, je crois que l'élan qui me pousse dans les bras de ces expériences a priori si différentes n'est pas très différent de celui qui enchaîne la plupart des participants du congrès à leur pile de livres. En tout cas, c'est comme ça que je l'ai présenté à Higuain, qui m'a posé la même question que vous.

Keum-Sook : Comme ça, vous frayez avec Higuain ? Je ne sais pas ce que votre ami Marin vous en a dit, mais vous devriez prendre garde. C'est un Barnable, bien sûr, et pas un authentique Drinkwater ; mais il est si *absorbé* par ce qu'il fait qu'il pourrait bien prendre votre histoire et en faire un conte, dans lequel vous seriez vous-même bien en peine de démêler le vrai du faux. Pour tout dire, je ne serais qu'à moitié surprise si un beau jour il finissait par disparaître dans un nuage de fumée, pour ne plus arpenter que le monde de ses créations.

Marin : C'est là le plus près que nous avons été de toucher aux vraies motivations d'Artie, et à ses projets. Bien aidée par le rythme auquel nos verres continuaient d'être vidés puis d'être remplis à nouveau, la conversation a dérivé vers les eaux calmes de ragots sans intérêt, qui a publié récemment, quel brevet a changé de main, et le plus important de tous bien entendu, qui couche avec qui. De temps à autre l'enquêtrice faisait mine de vouloir ramener la conversation vers ma propre personne, mais même si j'étais flatté par l'intérêt qu'elle semblait me porter je préférais esquiver, attendant de trouver une faille dans la cuirasse d'Artie.

Keum-Sook : Est-ce qu'il était possible que mon instinct m'ait à ce point trompée ? C'était pour Marin que j'étais venue, mais plus la soirée avançait et moins il semblait correspondre à l'idée que je m'étais faite des participants au sabotage... Mais alors, Artie dans ce cas ? Il s'était coulé d'un environnement à l'autre avec tant de naturel que je l'avais tenu pour un simple figurant jusque-là, et je commençais à peine à réaliser mon erreur.

Artie : Ça a été une drôle de nuit, et trop arrosée sans doute ; j'en ai gardé une impression confuse d'excitation mal contenue et de vague culpabilité. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas eu beaucoup l'occasion de m'appesantir dessus par la suite, car le lendemain nous attendait déjà l'avion du retour.

Leandro : Je suppose qu'il me revient de conter la fin de cette histoire, puisque c'est moi qui l'ai commencée. Il faut dire que cette fin-là, lorsqu'elle s'est annoncée, ne ressemblait pas à une fin, mais bien plutôt à un commencement, que chaque jour rendaient plus manifeste les splendeurs tranquilles qu'offrait la nature à notre contemplation.

Sonia : Et enfin, l'été ! J'ai toujours aimé l'été, depuis toute petite... Peut-être que l'automne s'accorderait mieux aux élans nostalgiques de ma famille, oui, un long et lent automne aux teintes dorées, un automne pour le patriarche, mais c'est comme ça, on n'y peut rien. Cela tient peut-être à la somnolence des ruelles écrasées de chaleur, à l'heure incertaine où la nuit et le jour échangent leurs masques provisoirement, à l'odeur de l'asphalte fondu, ou aux buissons chargés de mûres....

Marin : « *Ce n'est pas seulement / Que ces choses me charment / mais ce sentiment / d'un coup me désarme.* »

Artie : A mon retour de la conférence, je me suis senti fin prêt pour effectuer quelques réajustements. Consciemment ou non, j'avais passé trop de temps en quête de l'assentiment de João, et des autres, et j'ai décidé que je n'avais plus à me soucier de tout ça. Ce que je voulais vraiment c'était profiter des bonnes choses, et passer du temps en compagnie de personnes auprès de qui je me sentais bien, et même, si cela se révélait nécessaire, créer autour de moi ma propre petite communauté.

Leandro : La semaine, nous avions encore beaucoup de travail, mais une fois le week-end venu c'est Artie qui organisait notre emploi du temps. Il ne manifestait plus aucun désir de participer aux repas dominicaux à la manade et je dois dire que je ne pouvais pas lui en vouloir, à son âge moi aussi j'avais eu mieux à faire que de passer l'après-midi à table.

Gretchen : Artie passait nous prendre avec sa camionnette, moi et le petit, et puis nous allions chercher Marin. C'était un sacré désordre, dans la cabine, avec le vieux Leandro qui jurait entre ses dents à chaque fois que l'envie prenait Artie d'accélérer, Milo qui braillait sur mes genoux, la belle Sonia qui fredonnait pour passer le temps... Nous prenions une série de routes, chacune plus petite

que la précédente, jusqu'à un chemin de terre qui nous déposait sur une plage de galets au bord de la rivière.

Leandro : A part un ou deux trous d'eau, il n'y a pas assez de fond pour se baigner vraiment. Le lit de cailloux forme une volée de marches irrégulières par où l'eau progresse par rebonds successifs. Artie et son ami avaient pris l'habitude de s'asseoir dans l'une ou l'autre de ces marmites bouillonnantes, laissant leurs jambes pendre dans le courant pendant qu'ils bavardaient et riaient ou se contentaient de somnoler en écoutant les bruits alentours. Quelquefois Sonia se joignait à eux, je dois dire que j'ai trouvé ça inconvenant pour commencer, mais je n'étais pas Joca pour prétendre lui faire la leçon après tout ! Et puis, elle qui avait été toujours été d'un tempérament si soucieux, elle avait l'air si heureuse, eux tous, ils étaient comme des enfants, comme ce petit bambin qui était avec nous et qui s'extasiait devant la danse des araignées d'eau et de l'écume dans le sillage des cailloux.

Marin : « *Appuyé contre l'épaule de sa mère / Il contemple les merveilles de la terre / Qui s'étendent jusqu'à perte de vue / Un jour il ne regardera plus.* »

Artie : Nous avions un carton de bières qui prenaient le frais dans un coin à l'abri des remous, et Leandro, qui s'était arrogé le rôle de cuisinier, nous régalait de ses brochettes d'abats qu'il faisait griller avec de gros oignons rouges en accompagnement. Quelquefois l'envie lui prenait même de pousser la chansonnette pour le dessert, et nous écoutions sa belle voix grave, qu'il m'avait gardée secrète jusque-là, en nous léchant les doigts dégoulinants de jus de pêches ou de pastèque.

Sonia : Marin prenait sa guitare pour l'accompagner, et c'était remarquable ce qu'ils arrivaient à créer tous les deux, nous en avions la chair de poule... Mais alors, le moment finissait par arriver où son choix se portait sur une chanson triste, une de celles que ma mère avait coutume de nous chanter quand nous étions petits, et l'enchantement s'en trouvait aussitôt rompu.

Marin : Jossok avait fini par s'ouvrir à moi de ses craintes au sujet d'Artie, et du danger dans lequel il se trouvait. A chaque fois, sur le chemin du retour, je me

promettais de lui en parler la fois suivante, et je me demandais : comment faire pour aborder la question ?

Artie : Et sans que nous n'y prenions garde, les jours se sont coulés dans l'été profond.

Sonia : C'est aussi la période où Leandro a commencé à fréquenter leur salle de concert, le Coin du Bois.

Leandro : Pas pour la musique, hein ? Mais ils s'étaient lancés dans des travaux de réfection de la grange, et j'ai pensé que je pouvais leur donner un coup de main.

Marin : Leandro a accepté de nous apporter son aide, c'était un régal et une vraie surprise de voir le naturel avec lequel il se fondait au milieu de tous ces gens venus d'horizons si divers et qui avaient pour la plupart moins de la moitié de son âge.

Artie : Est-ce que les choses auraient pu continuer comme ça plus longtemps ? A vrai dire, je ne sais pas... A l'époque, j'étais convaincu que oui ; par la suite, je me suis forgé la certitude du contraire ; et maintenant... Maintenant, je ne sais plus qu'en penser. Peu importe, au fond... Ce qui est certain en revanche, c'est que des forces avaient commencé à s'assembler de toutes parts, mues par leurs propres courants imperceptibles, et que c'était à moi qu'il revenait d'essayer de les contraindre à s'organiser autour d'un nouveau point d'équilibre, si je voulais conserver ce que je venais de revendiquer pour mien. Les choses ne se sont pas passées comme ça, hélas. Ce soir-là, après une rude journée de travaux au Coin du Bois, Leandro et moi avons repris le chemin de la maison. Plutôt que d'emprunter la route principale, nous avons coupé par la piste qui longe la rivière sur quelques kilomètres avant de rejoindre la voie rapide, nous évitant ainsi la longue boucle vers l'est. Mais, nous n'étions pas les seuls à connaître ce raccourci. Ils sont apparus dans un virage, c'était tout comme si la poussière que soulevait la camionnette se condensait sous la forme de quatre silhouettes énigmatiques, quatre desperados surgis d'un autre âge. Ils étaient tous là : Cava, le Boa, le Poète, et João, bien sûr, la Onça qui était partie en chasse et ne retournerait à sa tanière qu'après avoir étanché

sa soif de sang. Nous nous sommes arrêtés. J'aurais pu redémarrer, et foncer pied au plancher pour les forcer à s'écarter, comme me l'intimait Leandro avec une agitation croissante : c'était là la dernière occasion qui m'était donnée de m'esquiver. Au lieu de quoi, je suis descendu. Malgré l'heure tardive il faisait chaud, et la sueur me coulait dans les yeux tandis que j'essayais d'établir un contact visuel avec João. Le Poète a lancé une plaisanterie déplaisante à mon égard, c'était sa façon à lui de se conformer au rôle qui lui avait échu, et les deux autres, bien entendu, se sont mis à ricaner, peut-être espéraient ils que cela suffirait à masquer le tremblement de leurs mains, les jointures blanchies cramponnées à leurs rênes. Ils n'avaient pas la moindre idée de ce qui était en train de se passer, ni de jusqu'où les choses pouvaient aller, même s'ils commençaient tout juste à l'entrevoir. João a mis pied à terre, il s'est avancé vers moi et nous avons commencé à discuter. Ça ne s'est pas trop mal passé, au début. Que fais-tu là ? Je rentre chez moi, Chez toi, ce n'est pas de là que tu viens ? Je sais très bien où je vais, ce n'est pas moi qui suis perdu, regarde bien, Tu te trompes, je ne suis pas jamais perdu tant que mes camarades sont avec moi, Tes camarades n'espèrent qu'une chose, Laquelle, Que tu remontes sur ton cheval et que tu les amènes loin d'ici. Nous avons continué comme ça un moment, je le sentais qui vacillait et peut-être que cela aurait pu fonctionner après tout. C'est alors que Leandro, qui ne devait plus y tenir, est sorti de la camionnette pour voir comment les choses tournaient. En le voyant se tenir à mes côtés, João a paru se raidir tout à coup, c'était presque imperceptible et j'ai essayé de maintenir le contact mais il était trop tard dorénavant. Il s'est mis à parler d'une voix blanche comme s'il récitait un texte appris de longue date, il a évoqué les garçons de ferme qui choisissent mal les femmes qu'ils aiment et les citadins qui se bercent d'illusions avec leurs rêves d'aventure et il avait dégainé un couteau, qu'il faisait passer d'une main à l'autre distraitement. Quand il a eu fini sa tirade, j'ai demandé : Pourquoi n'es-tu pas parti à la recherche de ta mère, comme je te l'avais conseillé ? En un éclair, il s'est jeté sur moi. Le premier coup est tombé, rapide, trop rapide pour que je puisse faire autre chose que me protéger le visage avec mon avant-bras. Une douleur cuisante m'a saisi quand la lame m'a entaillé le poignet, jusqu'à l'os. J'en ai été comme aveuglé. Mais la Onça ; il avait mal évalué la distance, ou bien, il a laissé l'idée de me trouer la peau le submerger d'une poussée tardive

d'enthousiasme, comme lorsqu'on met à exécution un projet trop longtemps différé, quoi qu'il en soit, nous avons basculé tous deux. La berge n'était pas vraiment à-pic à cet endroit, contrairement à ce qui a pu être dit par la suite, mais la pente était quand même suffisante. Nous l'avons dévalée dans un corps à corps confus, à moitié étouffés par la poussière qui se soulevait à notre passage, échangeant des coups sans grande conviction. Comment se fait-il alors, qu'au moment de se relever, j'ai été seul ? Je pourrais vous dire qu'il avait l'air d'un Enfant Perdu, étendu là à mes pieds, essayer de vous décrire l'abattement qui m'a saisi alors, mais la garde du couteau qui dépassait entre ses côtes, voilà qui suffit à résumer l'affaire, quant à moi malgré la douleur qui remontait mon bras en ondes cuisantes je n'avais guère le loisir de m'appesantir, un coup d'œil m'a suffi pour comprendre qu'il ne faudrait pas longtemps pour que les autres ne nous rejoignent, et alors, qui pourrait dire ce qui se passerait ensuite.

Sonia : Comment as-tu pu faire une chose pareille ?

Artie : J'ai rampé jusque dans le lit de la rivière pendant que le Boa et les autres, toujours à cheval, essayaient de descendre dans notre direction. Ma chance ça a été que le courait était inhabituellement fort ce jour-là, peut-être y avait-il eu un lâcher sur un des barrages en amont, allez savoir... En tout cas j'ai laissé l'eau m'emporter loin de mes poursuivants, et mes pensées dérivaient elles aussi, je me rappelai João, et Sonia, et le pauvre Jaume Brillant qui s'était noyé tout près de là.

Sonia : Tu ne comprends pas que nous t'aimions ? Je t'aimais, moi !

Artie : Je me suis de nouveau retrouvé au Coin du Bois, mais il n'y avait plus personne à cette heure. La rive était coiffée d'épais bosquets de roseaux, dont j'espérais sans trop y croire qu'ils suffiraient à masquer mes traces. Je ne doutais pas que les compagnons de João s'étaient lancés à ma poursuite, car c'était bien là tout ce qu'ils pouvaient faire encore pour leur chef ; ni qu'ils ne tarderaient pas à débouler ici, puisque l'endroit était tout indiqué pour exercer leur vengeance. Je me suis enfoncé dans les collines violettes, sans un regard en arrière.

Sonia : Tu as peut-être pensé qu'il n'y avait pas de meilleure façon de rendre hommage à papa, que de suivre son exemple ? Mais il y a une autre façon, meilleure encore, et je te le prouverai. Cette sorte spéciale de courage sans gloire que vous autres semblez tenir pour bien peu de chose, voilà ce qui nous permettra de rester debout, et même, de continuer à avancer.

Leandro : Je n'ai pas cette forme flamboyante de courage qu'avaient les gardians d'autrefois, c'est vrai. Mais il y a un dicton selon lequel « *le courage du lâche est le plus grand de tous* » et je ne voulais pas laisser passer cette chance qui m'était donnée de me racheter. Quand j'ai vu que João ne se relevait pas, j'ai tout de suite eu le pressentiment de ce qui s'était passé, et j'ai su tout aussi vite que c'était à mon tour d'agir. Je ne pouvais pas arrêter à moi seul les poursuivants d'Artie, mais s'il y a une chose que j'avais comprise grâce à lui, c'est que je n'étais plus aussi seul que je l'avais été autrefois.

Gretchen : Leandro a fait irruption chez nous, au beau milieu de la nuit. Il a déversé sur nous son récit dans le plus grand désordre, et il nous a fallu plusieurs minutes pour en reconstruire le fil. Sur le coup je n'ai pas pu me résoudre à croire qu'Artie ait pu faire ce dont Leandro l'accusait, et même si son ton n'avait rien d'accusateur à vrai dire. Marlon, lui, ne semblait pas aussi affirmatif que je l'étais, comme s'il savait quelque chose au sujet d'Artie qui m'avait échappé jusqu'alors. Dans l'immédiat, peu importaient nos doutes respectifs. L'important était de le retrouver, de venir à son secours avant que les gardians ne lui mettent la main dessus.

Cava : C'est au Boa qu'est revenu de rester auprès de João pour le veiller, en attendant qu'une ambulance arrive. Et à moi, de me lancer à la poursuite d'Artie. Le Poète, qui n'avait le cœur assez accroché ni pour une chose ni pour l'autre, a été chargé de prévenir tout le monde, et de rameuter des renforts.

Marko : Ellis, et Ivy, et Tommie la tortue ; et Cookie, et Erik, et même Marin ; on a tous sauté du lit quand Gretchen nous a appelés, et on est partis quadriller la cambrousse avec nos lampes-torches, à la recherche d'Artie.

Artie : Avancer, oui, mais pour aller où ? J'ai continué à marcher dans la garrigue, droit devant moi, pendant ce qui m'a semblé être des heures. Il ne

faisait pas froid, et la balade aurait pu être agréable en d'autres circonstances. Mais si je m'étais perdu cette fois encore, ce n'était pas le fruit de mon manque d'attention, c'était même tout le contraire, de cette errance j'attendais qu'elle me détourne des images qui passaient en boucle dans mon esprit, João, le poignard, et ma blessure qui n'en finissait pas de saigner malgré le bandage de fortune que je m'étais confectionné. Où que j'aille pourtant, tous ces présages semblaient m'avoir devancés, et il me fallait donc poursuivre ma route plus avant.

Cava : J'ai suivi le cours de la rivière pendant un moment. Je ne poussais pas trop ma monture : j'errais de-ci de-là, en évitant de réfléchir à ce que je ferais si jamais je finissais par rattraper Artie. J'ai fini par arriver à la grange où ils donnaient leurs concerts. Il n'y avait personne. Je ne savais pas pourquoi ils se donnaient tant de peine à la remettre à neuf ; et je ne sais pas non plus ce qui m'a poussé à mettre le pied à terre pour l'inspecter. Il faisait sombre, presque nuit en fait, mais ça m'a semblé être du bon travail. J'ai dû y rester quelque temps, car quand je suis ressorti les premières étoiles étaient bien visibles dans le ciel. Arrivé là, j'ai laissé Pastuso, mon cheval, décider de la direction à suivre.

Marin : Je n'avais pas de voiture, c'est vrai ; mais est-ce que c'était une raison pour m'obliger à accompagner Cookie ? A quoi ça rimait, de toute façon ? On n'y voyait rien.

Cookie : Si Marin avait assuré, on aurait pu espérer y voir quelque chose, mais là, c'était peine perdue. La seule chance qu'on aurait eu de trouver Artie, c'était d'y rouler dessus ! Rien de tel à notre tableau de chasse, où ne figuraient jusque-là que des nids de poule, trop nombreux pour que j'en garde le compte, et peut-être un ou deux lièvres qui n'avaient pas été assez futés pour se mettre hors de notre chemin à temps.

Marin : J'étais dans la remorque de son énorme pick-up, et je me cramponnais au projecteur qui y était installé plus que je ne le guidais. J'avais les bras tétanisés, et aucune idée de là où on pouvait être ; tout ce que je distinguais, c'était le halo de lumière où défilait une bande indistincte de terre de laquelle aucun indice ne semblait destiné à surgir.

Cookie : Ca fait assez longtemps que je sillonne la région pour connaître ces pistes sur le bout des doigts, mais je n'y avais jamais roulé une nuit entière comme ça. A être en service commandé en territoire ennemi, je me suis dit, faut pas rater notre chance de leur faire savoir qu'on est là ! C'est pour ça que j'ai décidé de mettre un peu de musique.

Marin : Je n'aurais pas cru que les choses puissent empirer encore, quand la sono s'est mise à cracher « La Chevauchée des Walkyries » à plein régime ! Le son était si fort que je sentais mes dents claquer.

Cookie : Est-ce qu'on peut imaginer quelque chose de meilleur dans la vie ? Hein ?

Cava : La porte du monde des esprits s'était ouverte cette nuit-là, ça ne faisait aucun doute. Ce qui devenait de plus en plus clair aussi c'était que dans la course-poursuite qui s'était engagée je n'étais peut-être plus le chasseur désormais.

Keum-Sook : J'ai décroché et aussitôt la musique assourdissante m'a sauté à la figure pour ainsi dire, ça m'a réveillée pour de bon. Je suis allée dans la salle de bain, c'est que, je n'étais pas seule, bref, peu importe. Il ne m'a pas fallu beaucoup de temps pour remettre Marin, un peu plus pour réussir à comprendre ses explications avec tout le vacarme qui les accompagnait. Je me suis rhabillée en vitesse, et je suis sortie.

Marin : Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre, vraiment ? Cookie avait pensé à tout pour son pick-up, du frigo d'où il piochait ses bières à la connexion satellite que j'ai escamotée en prétextant un appel à Gretchen. Il était trop saoul pour y prêter attention de toute façon.

Cava : Les étranges lumières que j'avais vu au loin avaient fini par disparaître, et l'obscurité était de retour, plus impénétrable que jamais. Mais elle n'était pas revenue seule, l'accompagnait une ombre plus noire encore et dont je commençais juste à deviner la présence.

Artie : João toujours sur mes talons, j'ai débouché sur une oliveraie qui s'étendait à l'abri d'un talus. Un scintillement argenté circulait entre les arbres

à la pâle lueur des étoiles, et j'ai compris que je n'irais pas plus loin que ce pays de rêves. J'étais à bout de forces ; Je me suis adossé à un tronc, les yeux mi-clos, et j'ai attendu que les fantômes fassent leur entrée.

Cava : Elle a surgi là, tout près de moi ! La Tarasca : Plus gigantesque que dans les récits, plus terrible encore que dans ma propre imagination ! Son souffle de forge était sur moi, et sa corne pointait droit sur mon cœur ! Pastuso s'est emballé, pris par surprise j'ai été désarçonné et j'ai roulé dans la poussière. Dans ma chute la sangle de mon fusil s'était enroulée autour de mes jambes, j'essayais de m'en libérer, mais mes mains refusaient de m'obéir, mes yeux ne voyaient plus, c'était mon tour d'être la proie du mauvais sort...

Keum-Sook : L'ambulance était déjà là lorsque je suis arrivée. Le corps avait été placé sur un brancard. Il aurait mieux valu qu'ils n'y aient pas touché, mais sans doute avaient-ils pensé bien faire, par égard pour les proches de la victime qui s'étaient rendus sur place eux aussi. Ces derniers n'étaient pas aussi nombreux qu'on aurait pu s'y attendre, d'ailleurs, et étrangement calmes ; mais j'avais trop à faire pour m'en inquiéter dans l'immédiat. Il fallait sécuriser le périmètre, et organiser sans tarder la fouille des berges. Un mort était déjà bien suffisant pour la soirée, sans qu'un deuxième ne vienne s'ajouter à la liste.

Gretchen : Marko était avec Erik, à longer le tronçon de la voie rapide à l'ouest, en quête d'un signe du passage d'Artie ; Tommie, Marlon et Ivy fouillaient les environs directs du Coin du Bois, où le risque de tomber sur des gardians était le plus grand ; Ellis, lui, avait pris en charge la surveillance des berges côté aval, jusqu'à la confluence ; quant à Marin, il accompagnait Cookie, dont le 4x4 pouvait parcourir sans encombre la garrigue qui s'étendait au nord, jusqu'à la voie ferrée. Un semblant de sérénité était revenu au milieu de ces heures sans fin de veille caféinée. J'ai entendu Milo se remettre à pleurer à l'étage lorsque le téléphone a sonné. C'était Leandro. Lui aussi se lançait dans les recherches avec Sonia, et j'étais soulagée qu'il soit à ses côtés, pour l'épauler. Mais il en est ensuite venu à la véritable raison de son appel, et m'a délivré son avertissement : toutes les manades des environs s'étaient vidées de leurs occupants, bien décidés à venger leur camarade tombé. J'avais l'impression

qu'une pierre venait de se loger au fond de ma poitrine... Et où pouvait bien être Artie ?

Artie : J'ai passé un long moment à parler avec Leandro, ou du moins c'est ce que j'ai cru. Ce n'est qu'après qu'il a disparu entre les arbres que mon regard a croisé celui de João, et alors j'ai compris, ce n'était pas à Leandro, mais à Joca lui-même que je venais d'avoir affaire. Je me demandais quelles surprises la nuit me réservait encore...

Cava : Ca n'a duré qu'un instant ; et quand je me suis relevé, ... Elle avait disparu. Elle avait emporté avec elle mon cheval, et je me suis retrouvé plus seul que jamais. J'ai déchargé mon fusil. J'avais peur de tirer par réflexe, si jamais je croisais quelqu'un. Mes yeux y voyaient de nouveau et même s'il n'y avait pas d'empreintes dans l'herbe rase qui auraient pu me guider, j'ai fait le pari de continuer dans la même direction que j'avais suivie jusque-là. Tout valait mieux que de rester sur place, de toute façon.

Keum-Sook : J'ai dû passer une heure sur la radio, à enchaîner les communications, pendant que les renforts arrivaient petit à petit. Les équipes cynophiles, et la brigade technique ; deux groupes de pompiers dans des canots à moteur, et un autre de plongeurs prêts à passer à l'action si l'ordre en était donné. Au milieu de cette agitation, je n'ai pas tout de suite remarqué qu'une partie de la famille du mort s'était dispersée, tous les hommes en fait, ne restait qu'un groupe de vieilles femmes éplorées qui semblaient décidées à nous disputer le corps. Peut-être aurais-je pu anticiper la suite, si j'avais été suffisamment attentive à ces signes avant-coureurs.

Marin : Arrivés à la voie ferrée, nous étions toujours bredouilles. Il ne nous restait qu'à rebrousser chemin pour reprendre nos recherches en sens inverse, si faibles qu'aient pu être nos chances de succès. Au lieu de quoi, Cookie a décrété qu'il avait besoin d'une pause. Je n'ai pas cherché à discuter, je suis sorti un instant et quand je suis revenu il s'était allongé en travers de la banquette et dormait à poings fermés. Il semblait n'y avoir plus rien d'autre à faire qu'attendre l'aube, et réfléchir, et c'était une perspective qui me convenait aussi bien qu'une autre vue la tournure prise par les événements. Le terrain était plus accidenté ici, à l'extrême limite du pays des gardians, et je

suis monté au sommet d'une butte toute proche pour avoir un peu d'air. Je pensais à Artie, qui était là, quelque part en bas. Est-ce que c'était là que l'avait mené sa quête ? Si tel était le prix exigé, j'ai réalisé que je la lui laissais bien volontiers. Perdu comme je l'étais dans ses réflexions à demi ébauchées, il m'a fallu un certain temps pour aviser la multitude de points lumineux qui dansaient sur la plaine enténébrée, et un peu plus encore pour comprendre leur signification.

Marko : Ils étaient nombreux, ça oui ! Comme s'il en arrivait de tous les côtés à la fois. Les plus proches de nous passaient sous le pont de la voie rapide, avant de traverser la rivière à gué. Ils étaient terribles à voir, éclairés par le rougeoiement de leurs flambeaux : les chevaux luisants de sueur, les visages plongés dans l'ombre de leurs chapeaux... Il n'y avait rien qu'on puisse faire contre une telle horde, et Artie : qu'est-ce qui l'attendait, lui ?

Ivy : Nous avons pu nous cacher juste à temps, une seconde de plus et ils auraient été sur nous. Ils étaient une dizaine, peut-être plus. Ils criaient et laissaient leurs chevaux galoper librement d'un côté à l'autre, soulevant des nuages de poussière que tamisait la lueur des torches. Bientôt nous avons vu les flammes commencer à lécher la charpente du Coin du Bois, et Tommie a voulu sortir les affronter ; mais Marlon l'a retenu, et nous avons rampé en silence, pour nous mettre à l'abri.

Keum-Sook : Le patriarche est arrivé, et aussitôt qu'il est descendu de voiture les vieilles se sont tu. Il avait pris le temps de passer un costume noir à la coupe très sobre. Là-dehors les nouvelles qui me parvenaient étaient évocatrices de chaos – un des chiens avait été retrouvé éventré, d'un coup de corne semblait-il, et plus loin nos équipes étaient repoussées par une forte troupe de gardians – mais quand son regard inexpressif a passé sur moi sans tressaillir j'ai compris qu'il ne ferait pas le moindre geste en faveur d'un retour au calme.

Artie : Rien n'était venu troubler la quiétude du verger, et je n'avais qu'une notion très vague du temps qui avait pu s'écouler depuis mon arrivée. João avait pris un air goguenard, et je ne cherchais pas à en connaître la raison, mais lorsque tout d'un coup son expression s'est faite anxieuse j'ai compris qu'un nouveau visiteur avait fait son entrée. La Tarasca s'est frayé un chemin au

milieu des arbres, je devinais plus qu'autre chose sa silhouette et elle m'a paru plus extraordinaire encore que lors de notre première rencontre, une esquisse géométrique de la bestialité saisie en quelques lignes d'une grande pureté, mais déjà elle ne faisait plus un bruit. Je n'ai pas fait mine de l'éviter, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'à quelques centimètres de moi. L'intuition qui m'était venue s'est révélée juste, nous étions liés par le sang désormais, celui des Ramiro que nous avions chacun fait couler. Elle a fléchi ses antérieurs, et son énorme museau s'est posé contre ma poitrine. J'ai passé mon bras valide autour de son encolure, c'était à son tour d'être parfaitement immobile, comme un pas de deux bien exécuté, et je me suis hissé péniblement sur son dos. Vers où pouvait-elle bien m'amener ? Je n'en avais pas la moindre idée, et pourtant, d'une certaine façon il ne faisait pas de doute que le dénouement, quel qu'il puisse être, se faisait à chaque instant plus proche.

Cava : A présent j'entendais distinctement les bruits de cavalcade qui montaient de loin en arrière, et en me retournant j'avais vu les flambeaux se déployer sur la plaine. Malgré tout je continuais d'aller de l'avant, à l'opposé de mes anciens compagnons : qu'aurais-je eu à leur dire, de toute façon – moi, le piéton, qui avait échoué à retrouver Artie comme à arrêter la Tarasca ? Non, la seule chose que je pouvais faire, c'était m'efforcer de poursuivre, et de la retrouver, pour lui reprendre ce qu'elle avait emporté avec elle.

Leandro : Artie ?

Sonia : Non, regarde, ce n'est pas lui.

Cava : L'aube n'était plus très loin. De la grisaille ont émergé deux silhouettes de cavaliers, je ne les ai pas reconnues tout de suite. Il faut dire : Leandro, et Sonia ? Si j'avais eu à en prendre le pari, j'aurais juré que c'était bien les deux dont il était le plus improbable que ce soient eux qui viennent à mon secours.

Leandro : Après être passé chez Gretchen pour la prévenir, je suis retourné à la manade… Le Poète y était arrivé avant moi, hélas. La plupart des hommes s'étaient déjà mis en chasse, et les tantes aussi étaient parties, mais pas Sonia. Je me suis mépris sur ses intentions ; j'ai cru qu'elle avait besoin de s'isoler, pour pleurer son frère. Quelques minutes après mon arrivée, elle est

descendue de sa chambre. Elle était apprêtée pour une expédition, et les larmes qui avaient fini de sécher sur ses joues avaient cédé la place à un air de détermination.

Sonia : Je ne pouvais pas rester un instant de plus dans cette bâtisse festonnée par les couches de souvenirs accumulées, et qui pesaient sur vous jusqu'à vous réduire à l'impuissance. Il faudrait y faire un grand bol d'air avant que je n'accepte d'y remettre les pieds. Leandro, bien sûr, le fidèle du dernier carré, a accepté de me suivre. Nous sommes passés par le petit salon, et Grand-Père nous attendait là. Il a commencé à me dire toutes sortes de choses horribles, puis il a voulu m'empêcher de sortir – mais alors, j'ai brandi ma cravache en signe de menace, et son visage a perdu toute couleur. Nous sommes passés devant lui sans un mot de plus, et nous nous sommes mis en quête d'Artie.

Leandro : Cela faisait bien des années que je n'étais plus monté à cheval, et à la lumière des étoiles qui plus est ; mais il était écrit que cette nuit-là était celle où tant de choses devaient se passer qui ne s'étaient plus produites depuis un très long moment, et où tant d'autres devaient changer à jamais.

Sonia : Quand nous l'avons trouvé malheureusement, Cava n'avait rien de neuf à nous apprendre au sujet d'Artie. Je l'ai pris en croupe sur mon cheval, et nous avons repris nos recherches.

Artie : Au petit jour, la Tarasca et moi avions atteint la frontière du pays des gardians. La dernière prairie s'étendait devant nous, son herbe grasse de la rosée du matin. Au-delà, il y avait la voie ferrée, et plus loin encore les premières collines s'élevaient, brillantes dans le soleil, avant-garde confuse des montagnes violettes qui se faisaient une couronne de leur exhalaison de brume secrète. La Tarasca avançait, au pas. Il y avait dans le pré un petit troupeau dont les bêtes étaient gagnées par une déférence rêveuse à notre approche. Elles nous livraient le passage après une courte hésitation, comme une réminiscence de leur nature belliqueuse vite mise de côté par la proximité de leur illustre parente. N'allez pas croire que j'y prêtais trop d'attention, perclus de fatigue comme je l'étais. Je serrais contre moi mon bras blessé, sans plus pouvoir dire s'il me faisait souffrir. Soudain, une détonation a retenti ; absurdement bruyante, obstinément adverse à la beauté pastorale dont

l'atmosphère était baignée, elle appelait comme un écho le sourd martèlement des sabots, que ponctuait par instants des mugissements courroucés du troupeau en déroute. Secoué comme je l'étais, j'ai à peine eu le temps de repérer le tireur, ils étaient deux, montés à cheval à couvert d'un bosquet et qui avaient dû être abandonnés là par leurs camarades, livrés à eux-mêmes avec pour seule consolation ce titre ronflant d'ultime arrière-garde. Pour autant que je pouvais en juger avec la distance, ils ne paraissaient pas très sûr de la conduite à tenir, quoi qu'il en soit ils ont regardé la Tarasca m'emporter au loin sans faire mine de nous remettre en joue.

Keum-Sook : Le coup de feu a été entendu à plusieurs centaines de mètres à la ronde, et a drainé à sa suite la cohorte hétéroclite des poursuivants d'Artie. A nous aussi il a donné un cap : hors de la plaine, et vers Roscharta. Le compte à rebours final venait de commencer.

Le Guide : Roscharta est un lieu chargé d'histoire...

Sonia : Nous n'allons presque jamais là-bas, en temps normal.

Leandro : Qui voudrait aller là-bas, de toute façon ? En été, il est plein du désagrément des touristes venus en masse le visiter ; et à la morte saison, il est rendu à sa véritable, et sinistre, nature. Il y fait trop chaud, ou trop froid ; et toujours un vent terrible y souffle.

Le Guide : Les premières fortifications remontent à l'époque Angarienne. Le site d'origine a été incendié, puis reconstruit, et gravement endommagé à plusieurs reprises au cours des longs siècles de son existence, pour être réparé à chaque fois. Il occupe un emplacement stratégique : trônant sur sa colline, c'est la porte d'entrée vers l'arrière-pays, depuis la plaine, et la mer.

Keum-Sook : Est-ce que je vous l'ai dit ? Roscharta est situé juste au-delà de la frontière de la juridiction dont ma brigade a la charge. Notre seule chance, c'était d'interpeler les belligérants avant qu'ils n'atteignent leur destination ; dans le cas contraire, nous n'aurions plus les mains libres pour intervenir.

Artie : Le château n'avait d'abord été qu'une esquisse posée ou abandonnée au sommet d'une éminence de laquelle ses formes trapues se distinguait mal. Mais à mesure qu'il s'approchait je pouvais deviner de nouveaux détails, la barbacane qui surplombait l'entrée, les tours de guets, le donjon partiellement effondré, le parapet vertigineux qui nous dominait de sa perspective écrasante...

Jossok : Malheureusement, sous sa forme actuelle, la forteresse ne conserve de son riche passé plus rien qui ne soit authentique. Jusqu'au moindre moellon qui n'ait été financé sous l'impulsion d'un office du tourisme dépourvu de scrupules.

Ivy : Combien de temps sommes-nous restés cachés dans les broussailles, je ne pourrais pas le dire. Ce que je sais par contre, c'est qu'aussi bien les gardians que la police avaient semblé s'évanouir peu après le lever du jour ; et qu'ensuite Gretchen est venue nous trouver, pour nous dire de remonter en

voiture et de la suivre vers Roscharta, où se trouvait Artie selon toute apparence.

Keum-Sook : C'est à ce moment-là qu'est intervenu l'appel que je redoutais. Les medias avaient eu vent des événements de la nuit, et le préfet exigeait à son tour un point complet sur la situation. La boule à l'estomac, j'ai dû m'arrêter sur le bas-côté pour répondre à ses questions, toutes ses questions. Et lorsque notre conversation a pris fin, j'étais dessaisie de l'affaire.

Gretchen : Quand j'étais plus jeune, mon militantisme a pris des formes très variées, certaines légales, d'autres... Moins. J'en ai gardé quelques compétences qui peuvent s'avérer très utiles à l'occasion, comme me brancher sur les fréquences de communication de la police, par exemple. Enfin, le fait est que nous avons tous pu nous mettre en route, en espérant rattraper les gardians avant qu'ils n'atteignent Roscharta.

Marin : Formidable ! Et revoilà... La chevauchée des Walkyries !

Keum-Sook : Avant de les voir passer, j'ai entendu approcher les amis d'Artie, qu'annonçait un thème Wagnérien craché par une sono assourdissante. J'avais eu tout le loisir d'apprendre à me familiariser avec leurs véhicules lors de mes soirées de planque au Coin du Bois. Ils formaient un équipage bien modeste à vrai dire, une cruelle parodie de notre propre convoi désormais à l'arrêt. Eux aussi nous ont vus. Quand j'ai aperçu le gros conducteur du pick-up nous adresser un doigt d'honneur en passant à notre niveau, ça a été le détail de trop : je suis remontée dans ma voiture et je me suis lancée à leurs trousses, pied au plancher. Peu importait ce qui se passerait à partir de là. Des patrouilleurs qui m'accompagnaient, seul un petit nombre m'a suivi. Les autres devaient se demander quoi faire de ces changements incessants de plans mais je dois dire que ça m'était bien égal, arrivée à ce point.

Artie : Nous avons pris un raidillon qui grimpait sous l'ombre des pins et des chênes liège. La Tarasca avançait d'un pas sûr malgré le sol caillouteux, comme si elle était déjà venue ici souvent. J'avais moi-même cette impression, en fait.

Le Guide : J'ai vu des choses, ce jour-là, en arrivant pour prendre mon poste, des choses que je n'oublierai jamais – des choses dont je sais que vous aurez du mal à les croire, mais qui se sont produites néanmoins.

Artie : Nous avons fini par arriver au sommet, où une plateforme d'herbe jaunie courait au pied du rempart. Plus loin, elle cédait la place à un parking en terre battue, encore largement désert à cette heure, et au-delà, à la route. Avant de passer sous la voute, j'ai risqué un regard en contrebas : la file continue de nos poursuivants s'y dévidait le long du tracé sinueux du sentier, devançant de beaucoup le nuage que faisaient les voitures au loin sur la plaine, et qui annonçait – du moins je l'espérais – les secours. J'ai compris alors pourquoi la Tarasca m'avait amené ici, et ce qu'il me restait à faire, et je m'y suis préparé de mon mieux.

Le Guide : La première rotation du matin est celle que je préfère, en général. Ce n'est pas encore la grande chaleur, et l'affluence moindre favorise la proximité avec les visiteurs. Mais ce jour-là…

Sonia : Nous nous étions joints à la troupe des gardians, nous ménageant juste assez de distance pour éviter de trop attirer l'attention. Tout le monde était armé, autour de nous : bâtons, couteaux, matraques, et carabines en grand nombre.

Le guide : Au début, j'ai cru qu'il s'agissait d'une répétition, pour un nouveau spectacle. Ça m'a un peu décontenancé, de ne pas avoir été informé, pour tout dire. Une quarantaine de cavaliers étaient répartis en deux groupes : le plus nombreux s'étirait d'un bord à l'autre du rempart sud, les chevaux lancés au trot dans ce qui ressemblait à une manœuvre d'approche ; quant aux autres, tournant le dos au château, ils formaient une phalange autour de deux des leurs, non, trois, car parmi ceux-là deux se tenaient serrés sur une seule monture.

Sonia : Il n'y avait rien à faire, ils étaient comme fous. Le Poète avait dû les mettre en garde au sujet de Leandro, car aussitôt qu'ils nous ont repérés toute une bande s'est constituée pour nous encercler.

Leandro : Ils ruaient et se massaient d'un côté, puis de l'autre, bloquant toute issue ; nous acculant toujours plus près du garde-fou qui surplombait le précipice. Etre arrivés aussi loin, pour se retrouver réduits à assister en simples témoins du sort réservé à Artie : était-ce là le sort qui nous attendait ?

Le Guide : Quelques-uns des cavaliers du groupe le plus important ont mis pied à terre, s'approchant des portes pour les ouvrir, sous la bonne garde de leurs compagnons ;

Artie : ... Il y avait sur une des tourelles des travaux de réparations en cours. De ma main valide, j'ai trainé un des lourds sacs de ciment jusqu'à la barbacane, puis j'ai déversé son contenu par le mâchicoulis ;

Le Guide : ... Une colonne de poussière, aussi épaisse que de la cendre, s'est abattue sur les assaillants, qui ont détalé comme ils pouvaient, blanchis eux-mêmes comme des spectres, toussant et suffoquant. Presqu'immédiatement, la fusillade a éclaté.

Leandro : Les premiers coups de feu ont retenti ; j'ai cru que je pourrais profiter de l'effet de surprise pour briser le rang compact de nos adversaires, et j'ai lancé mon cheval au galop.

Cava : Leandro a renversé un des gardians, mais tout aussi vite un autre lui a porté un coup de crosse à la tête, et il est tombé de sa monture.

Sonia : Leandro !

Cava : J'ai sauté à terre, mais Sonia a été plus rapide encore ; en basculant presque de sa selle, elle a attrapé le fusil du gardian que Leandro avait envoyé au tapis, et elle s'est mise à en menacer les autres. Je me suis assuré que Leandro n'avait rien de grave. Sa tête saignait beaucoup, mais par chance la blessure paraissait superficielle.

Le Guide : Et juste au moment où la situation semblait avoir atteint le point de non-retour...

Gretchen : Cookie était en tête, pied au plancher ; il a dépassé le terre-plein, et a amorcé un large demi-tour en dérapage, qui a contraint les gardians à battre

en retraite provisoirement. Sa manœuvre a bien failli réussir, mais emporté par son enthousiasme il a fini dans le fossé. Quel nigaud !

Le Guide : Trois, ou quatre voitures ont débouché à tombeau ouvert, depuis la route. Elles ont pris possession du parking, avant de fendre les rangs des cavaliers, s'efforçant de les tenir à distance de la porte. Pendant un instant, la volonté implacable qui semblait avoir jusque-là guidé les assaillants a paru vaciller ; mais le gros pick-up s'est embourbé dans la douve, et lorsque la poussière a fini par retomber, un cercle s'était formé autour de chacun des véhicules, sur lesquels pleuvait une averse de coups d'épieux et de matraques.

Sonia : La situation s'est à nouveau inversée, et à une vitesse effrayante les voitures se sont transformées en épaves fumantes. A l'intérieur, leurs occupants semblaient ne pas en mener large, mais j'avais trop à faire moi-même à tenir nos adversaires en respect pour espérer pouvoir leur venir en aide.

Artie : *« Cruauté, réveille-toi / Qu'importe le courroux / Qu'importe la ruine / Et que l'aube soit rouge ! »*

Le Guide : L'ensemble des belligérants paraissaient s'être désintéressés tout à fait du château, et c'est alors que la porte s'est ouverte en grand, sans prévenir : la silhouette d'un cavalier est apparue, qui se découpait dans le contrejour de l'ouverture béante. Il était monté sur une bête massive, dont la géométrie anguleuse était taillée pour le combat.

Cookie : Coontact ! Cooonnnntact !

Gretchen : Artie ?

Sonia : La Tarasca !

Marin : J'étais dans la cabine du pick-up, et de là ou je me trouvais je n'ai pas perdu une miette du spectacle. Un flot de sang a jaillit et presque aussitôt un cheval, puis on deuxième, ont roulé dans la poussière ; les autres cabraient, et poussaient des hennissements de terreur, et jusqu'aux cavaliers qui semblaient tétanisés par la panique.

Cava : Je reconnaissais cette stupeur pour ce qu'elle était, c'était la même qui m'avais gagné quelques heures plus tôt. Je savais que les gardians n'auraient pas le temps de se ressaisir avant que la Tarasca n'ait éventré jusqu'au dernier cheval, car tel était son pouvoir. Moi seul, qui avais été immunisé au venin de la peur suite à notre précédente rencontre, pouvais encore agir.

Leandro : Au travers du voile rouge qui couvrait mes yeux j'ai vu Cava se relever, et prendre en épieu qui traînait par terre. Je l'ai vu se jeter au cœur de la mêlée, au risque de recevoir un coup de corne, ou de sabot ; j'ai vu la Tarasca se dresser face à lui, ombre écumante devant laquelle paraissait frémir jusqu'à la lumière du jour ;

Artie : ... Je m'accrochais tant bien que mal à l'encolure de la Bête, lorsque mon regard a croisé celui de Cava ;

Sonia : .... Un demi-siècle de rancune accumulée s'est concentré dans le bras de Cava, dans son corps entier ; et d'un coup d'un seul il a enfoncé l'épieu dans le poitrail de la bête, d'où s'est déversée comme une averse de sang noir purificateur, à laquelle mes larmes ont fait écho. J'ai pleuré pour Joca, et pour João ; et pour Leandro, et Cava, pour tous ceux que la tradition avaient écrasés sous son poids ; et pour les Tantes, oui, et pour moi, qui n'avions pas moins souffert de ce poids, et pour ma mère, enfin, qui n'avait pas pu le supporter.

Leandro : Ca a été le coup fatal, celui qui a stoppé la Bête dans son élan, qui a sonné le ralliement des gardians. Ils ont reformé le rang, et leurs épieux se sont abattus, pas juste une fois mais de nombreuses fois sur la Tarasca qui gisait à terre.

Gretchen : Un bain de sang ! Voilà comment ces gens-là règlent leurs problèmes. J'ai vu Artie rouler à bas de sa monture, et aussitôt je suis sortie de la voiture pour aller à son secours.

Leandro : Cette femme, Gretchen, s'est précipitée au-devant du danger, comme Cava avant elle ; mais dans son cas c'était le désir de sauver, et non de tuer, qui la guidait. Sonia aussi s'était frayé un passage au cœur de la mêlée, et elles sont restées là, ces deux reines, à se toiser.

Marin : Vous ne me croirez peut-être pas, mais je pourrais jurer qu'à cet instant là les rayons du soleil matinal leur ont fait comme un halo qui inondait la scène de leur lumière cuivrée.

Leandro : Cela n'a duré que quelques secondes, et c'est alors que mon esprit encore embrumé a été frappé d'une soudaine révélation : ce n'était pas dans le but de déclencher une guerre qu'Artie et la Tarasca nous avaient entraînés dans cette folle course-poursuite. Au contraire, ce qu'ils étaient venus nous offrir, c'était la réconciliation, payée rubis sur l'ongle du seul tribut qui ait jamais eu cours en pareille circonstance : celui du sang versé.

Sonia : Est-il gravement blessé ?

Gretchen : C'est sa main qui m'inquiète. Il est très faible, mais il n'a pas l'air d'avoir d'autre blessure sérieuse.

Sonia : Il va s'en sortir ?

Gretchen : Oui, je pense que oui.

Sonia :... Et nous ? Est-ce que nous allons nous en sortir ?

Gretchen : *[Sourire]*

Sonia : C'est à nous de prendre les choses en main, à présent.

Gretchen : Oui... On devrait s'en sortir.

Le Guide : La mêlée était trop confuse pour que j'en saisisse tous les détails, de là où je me trouvais. Ce n'est que plus tard que j'ai eu le fin mot de l'histoire. Tout s'était passé vite, si vite, et avant même que la poussière ne retombe les sirènes se sont mises à rugir.

Keum-Sook : Nous étions arrivés trop tard, en définitive. Par chance, malgré les nombreux blessés il n'y avait pas de victime supplémentaire. C'est pour cette raison que j'ai gardé mon poste ce jour-là, et aussi parce que nous avons devancé de quelques minutes l'hélicoptère de la télé, qui a lui-même précédé l'arrivée des hommes du préfet. Chacun a eu droit à son petit quart d'heure de gloire, et nous avons tous trouvé notre place dans la narration qui a paru se

construire comme d'elle-même au fil des heures autour de ce dénouement heureux. Même l'effroyable désordre qui régnait autour de nous s'est transformé peu à peu en décor plus grand que nature pour ce mélodrame épique auquel nous avions tous pris part sans le savoir.

Jossok : Savoureux, n'est-ce pas ? Une nouvelle page de la grande histoire de la forteresse de Roscharta, qui s'écrit devant nos yeux. Mais bien sûr, les choses ne sont pas si simples que ça, et la paix achetée par Artie au prix de tous les dangers pourrait se révéler n'être qu'une trêve bien fragile. Le cycle des sacrifices tragiques, la rédemption inespérée vient y apporter une résolution, tout ceci s'est intégré très facilement au légendaire des gardians, comme on pouvait s'y attendre. Dès l'été suivant, le château a donné un nouveau spectacle sur ce thème, et certains des combattants ont même accepté d'y reprendre leur rôle. Si l'on en croit les rumeurs, il semble aussi que tout cela a considérablement contribué à faire prospérer les affaires de la manade Ramiro, que gère maintenant la jeune Sonia. On parle même d'une adaptation pour le cinéma, et qui sait ? Bien sûr, quelques-uns trouveront à y redire, mais ce n'est pas mon cas. Les choses continuent simplement d'aller comme elles l'ont toujours fait, et nous continuons de tâtonner dans l'obscurité, dans le fol espoir de leur trouver un sens.

Knudsen : Vos observations sont correctes, mais vous ne parvenez pas à en saisir toute la portée.

Diogo : Ah bon ?

Knudsen : Ce n'est pas à vous que je m'adressais.

Diogo : J'aurais dû m'en douter.

Knudsen : Vous avez mentionné l'exemple de la foudre, constatant que son caractère magique ou non réside non pas dans le phénomène lui-même, mais dans l'interprétation que l'on s'en fait. Je partage ce constat, et considère qu'il constitue une porte d'entrée tout à fait recevable vers une vérité plus générale qui se trouve juste au-delà…

Higuain : A propos de magie, cette façon que vous avez de laisser en suspens les conclusions de vos réflexions, pour profondes qu'elles soient, m'évoque parfois la roublardise d'un prestidigitateur au moment de conclure son tour.

Knudsen : Je disais : la magie, ce ne sont que des histoires…

Diogo : Il l'a dit ! C'est certes inattendu, mais je ne m'en réjouis pas moins.

Knudsen : Mais le corollaire, immanquablement, c'est que les histoires sont magiques.

Diogo : Le voilà qui rechute. C'était écrit !

Higuain : Au-delà de l'élégance de l'aphorisme, je ne suis pas sûr d'en saisir la portée.

Knudsen : Vous l'avez pourtant dit vous-même, encore que pas avec ces mots : quoique sa complexité puisse le porter bien au-delà des capacités de préhension de l'esprit humain, un phénomène réel quel qu'il soit ne sera jamais confondu avec de la magie dans la mesure où sa réalité peut être établie de façon irréfutable. La magie, elle, réside par conséquent dans les histoires que nous nous racontons, précisément pour ramener à notre dimension des choses qui nous dépassent.

Higuain : Il me semble en effet avoir dit quelque chose de cet ordre-là.

Knudsen : Mais ce n'est pas là du charlatanisme, sauf à considérer que cette pratique puisse être dévoyée (nous l'appellerons dans ce cas superstition, pour reprendre votre terminologie, ou magie noire) pour exercer une influence néfaste sur les esprits faibles. Pensez plutôt à l'étendue du champ d'application de la magie : davantage que la seule nature, la vie elle-même.

Diogo : Le voilà maintenant qui se prend pour le créateur ! Pardonnez-moi, mais j'ai à faire, au bar.

Higuain : Je suis toute ouïe...

Knudsen : La vie est l'un de ces phénomènes dont on peut dire que sa portée nous échappe le plus souvent. Nous en faisons l'expérience au travers d'un foisonnement d'évènements, grands et petits, heureux ou dramatiques, justes ou injustes, qui se produisent tous en même temps ou les uns à la suite des autres, et dont l'action combinée façonne notre existence tout comme les tourbillons atmosphériques contrôlent le temps qu'il fait, sans que nous soyons en mesure, dans le cas général, d'identifier la chaîne de causalité mise en jeu. Le rôle du conteur, je dis conteur mais je pourrais aussi bien dire magicien, consiste à isoler une séquence d'événements, à les réordonner pour leur donner un sens qui soit intelligible pour tous. Le sens de la vie...

Higuain : C'est une vision tout à fait engageante, et à laquelle je serais volontiers prêt à souscrire ; mais à vous écouter, il me semble devoir conclure que ce sens ne peut donc être qu'une illusion. Ce n'est pas là une perspective séduisante, je dois dire.

Artie : Je crois comprendre là ou M. Amundin veut en venir, et même, il me semble que je peux apporter quelque lumière en l'espèce. D'après mon expérience, la simplification ne signifie pas nécessairement l'illusion, pour peu qu'elle soit motivée. Ainsi, le mécanicien des fluides peut de par son expertise procéder à une incision dans la cascade tourbillonnaire qui lui permettra de séparer les phénomènes dont l'influence est significative pour sa prédiction, de ceux qui relèvent du bruit dissipatif et pour lesquels une grande précision

est superflue. De la même manière, le conteur pourra élaguer, simplifier, distordre même les faits sans forcément dénaturer l'idée de son récit.

Higuain : Distordre ?

Artie : Tant que la vérité fondamentale n'est pas altérée, du moins.

Knudsen : Je comprends pourquoi vous me l'avez amené, celui-là. Oui, c'est même très clair, vous avez bien fait de le faire venir.

Higuain : Si je vous suis bien, il semblerait que nous soyons tous condamnés à être de ces lecteurs-femelles honnis par Morelli.

Knudsen : Et pourquoi pas ? Il est peut-être temps de revisiter certains postulats, dont on peut dire que le temps n'a pas été clément avec eux.

Artie : Si je peux me permettre, je crois d'ailleurs qu'il me vient un autre exemple qui illustre cette pratique active de la magie que nous venons de décrire.

[Knudsen & Higuain] : Vraiment ?

Artie : Je connais des groupes qui, à certains de leurs concerts au moins, ont eu le privilège de se faire le catalyseur de l'élan qui les parcourait, eux et leur public. Des groupes qui sont parvenus à entrouvrir la porte d'un monde réconcilié, et y ont puisé la force de se tenir comme une ancre contre toutes les tragédies humaines. Des groupes qui, en dépit de toutes les contraintes qu'implique l'écriture d'une chanson de une minute trente, ont été capable de tailler dans le vif du voile de confusion qui nous maintient le plus souvent dans la passivité, et de poser la seule question qui mérite d'être posée : de quel côté te tiens-tu ?

Higuain : L'art, donc, et la magie…

Knudsen : … Et la science…

Higuain : … Et la science… Mais comment faire la différence à coup sûr entre ce que vous me décrivez, et la magie noire contre laquelle vous nous avez mis en garde plus tôt ? Entre l'illusion, et l'illumination ?

Knudsen : Eh bien, comme vous l'avez dit vous-même : il s'agit des deux faces d'une même pièce. Mais là où l'illusionniste emploie des images simplificatrices pour tromper, et réduire peu à peu l'horizon de son auditoire au seul cap qu'il veut bien tracer, le magicien, lui, vise à donner à celui qui l'écoute la force de franchir toutes les portes.

Artie : « *Une seconde pour tenir, ne pas désespérer / Préserver son espoir, c'est la vraie liberté »*

Higuain : Je comprends maintenant votre vision, et je vous remercie de l'avoir exposée avec autant de clarté. Même si je la partage jusqu'à un certain point, je dois dire en ce qui me concerne qu'à user des artifices de l'ennemi je crains que l'on finisse par se substituer à lui pour de bon, et qu'un glissement définitif s'opère vers le maléfice, et la manipulation. C'est mon intime conviction que la pratique de la magie devrait s'en tenir à la dimension intime d'une quête intérieure, plutôt que de chercher à régenter les relations qui nous unissent les unes aux autres.

Knudsen : Mais dans ce cas, quelle peut-être la mesure de l'impact positif de l'action du magicien sur ceux qui l'entourent ?

Higuain : Je dirais que pour ceux-là, la perception qu'ils peuvent en avoir se résume à un mantra, « essayer d'être heureux », qu'ils sont libres d'adopter à leur tour.

Knudsen : c'est tout ?

Higuain : Oui, c'est tout. Ce que l'histoire nous enseigne, c'est que plus de mal a été fait par des hommes qui voulaient se mêler du bonheur des autres, que par ceux qui se sont contentés de chercher le leur propre. En substance, voilà ce que je dis : les choses qui nous rendent heureux nous rendent tendres, les choses qui nous rendent tendres nous rendent bons.

Knudsen : Pourquoi pas, après tout… Oui, je crois que ça fera l'affaire, en matière de conclusion.

Et maintenant ?

Eh bien, si vous avez aimé cette histoire, n'hésitez pas à envoyer un petit mot d'encouragements à l'adresse email en bas de cette page. Et même, si elle ne vous a pas plu, vous pouvez aussi donner votre avis ! Le troisième volume est déjà terminé, un quatrième sera bientôt en route, alors tous les avis et suggestions sont les bienvenus pour contribuer à l'améliorer…

Dans tous les cas, n'oubliez pas après l'avoir lu de remettre ce livret là où vous l'avez trouvé, ou dans un autre lieu de partage, ou de le confier à un ami, une connaissance. Bref, faites-le vivre !

Merci !

LeToHOD@outlook.com

Manade Ramiro

Autenthique manade traditionnelle

Elevage Taurin
Vente directe spécialités :
Pâté de tête, saucisson, feijoada
Courses équestres - Promenades en calèche

Contact : peuimportecequetudetestes_cestcequetuaimes@outlook.com

HALFWHOOL HILL

La vie dans une assiette

Nouvel album disponible dans les bacs

Contact : peuimportecequetudetestes_cestcequetuaimes@outlook.com

ENFIN UNE SOLUTION SURE ET RAPIDE A TOUS VOS PROBLÈMES

MAITRE ZEPHYR

L'UN DES PLUS GRANDS GUÉRISSEUR INFAILLIBLE

réussite aux concours, examens Rien ne va dans votre vie. L'amour vous oublie. L'oeil du diable est sur vous ? PROTECTION HUMAINE, ANIMALE Si vous avez trop de poids, j'ai la solution pour vous faire maigrir rapidement. beaucoup de chance aux filles qui n'ont pas de succès auprès des hommes ainsi que les femmes baisse de vitalité et de courage, la tuberculose pulmonaire, désanvoûtement, pipi au lit, difficultés de famille, maladies graves, conflits des intérêts et sentimentaux, fidélité absolue entre époux et ami(e), angoisse Si votre épouse ou époux vous quitent, il ou elle reviendra à vous dans un breuf délai sans condition grâce à mes DONS SURNATURELS

RESULTATS SURPRENANTS - SUR RENDEZ VOUS

Sponsored by VIZION

peuimportecequetudetestes_cestcequetuaimes@outlook.com

NutCracker

The conformist EP

Deluxe Reissue - 1 box set including:
Numbered colour vinyl, 72-pages booklet,
6 additional discs of previouly unheard material,
1 T-shirt, 1-coffee mug, 1 dedicated cookbook
a.m.o

Order : peuimportecequetudetestes_cestcequetuaimesnoutlook.com

La Cantine à Kundin

Restaurant - Guinguette

Tous types d'évenements sur réservation :

Mariages, baptêmes, communions, départs en retraite, messes noires...

Pour toute information :
peuimportecequetudetestes_cestcequetuaimes@outlook.com